This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730997 5

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730997 5

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE GILBERT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE GILBERT.

NOUVELLE ÉDITION.

Nascitur Poëta.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PILLOT, Jeune, Libraire, Place des Trois-Maries, n°. 4, vis-à-vis le Pont-Neuf; et Palais du Tribunat, la deuxième Galerie de bois, n°. 247.

XIII. — 1805.

OEUVRES

DE

GILBERT.

LA MORT D'ABEL,

CHANTS VII.e ET VIII.e IMITÉS DE GESSNER.

CHANT SEPTIÈME.

L'OISEAU pour reposer, caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égayé les bocages;
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons,
Ni les brouillards errans, ni le faîte des monts:
Dans les champs obscurcis l'air nage, humide encore;
Et loin de sa chaumière, au-devant de l'aurore,

Caïn marche déjà farouche ; et dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur,
Il se figure encor son amante éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,
Avait toute la nuit prié, gémi, pleuré ;
Malheureuse des maux dont il est dévoré.

Il erre sans dessein, et sa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné.
« Cette nuit, dans mes sens quel désordre a régné !
» O songes ! disait-il, ô nuit, ô nuit terrible !
» Mon âme cependant reposait plus paisible,
» Et déjà s'envolaient mes noires visions,
» Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
» M'éveillent, malheureux ! et du soin qui la ronge,
» Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
» Quoi ! ma couche toujours nagera dans les pleurs !
» Toujours j'y puiserai de nouvelles douleurs !
» Tu gémis, Méhala ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ?
» Elle ignore que Dieu rejeta ma victime ;
» Et ses pleurs et ses cris, d'avance pour Caïn,
» Ont en un jour obscur changé ce jour serein.
» Abel est plus heureux... Qu'il parle, Dieu l'inspire ;
» Qu'il agisse, on le vante ; on aime à lui sourire.
» Je suis seul rebuté ; c'est moi seul qu'en tous lieux
» Poursuivent le courroux et la haine des Cieux,

» Et quand je crois les fuir, c'est l'épouse que j'aime,
» Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même.
» C'est toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
» Dans ce cœur où déjà pénétrait le repos ».

Bientot devant ses pas se découvre dans l'ombre,
Un rocher d'où pendaient des arbustes sans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceau sur un gazon naissant,
A réparer sa force invitaient le passant.
Là, vaincu de douleur, abattu, sans haleine,
Caïn, prêt à tomber, d'un pas pesant se traîne,
S'arrête, et prolongeant un pénible soupir :
« Sommeil, ô doux sommeil, daigne enfin m'assoupir !
» Toi qui suspends les maux de la nature entière,
» Toi qu'en vain j'appelais dans ma triste chaumière :
» Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,
» Ou le Ciel qui me hait, ce Ciel pour m'accabler,
» Même aux êtres sans vie a commis sa vengeance.
» Et toi, dont l'anathême a tari l'abondance,
» Toi dont les fruits douteux ne soutiennent mes ans
» Que pour rendre Caïn malheureux plus long-tems,
» Terre que tous les jours de mes sueurs j'arrose,
» Un moment sur ton sein permets que je repose :
» Chargé d'ennuis, hélas ! épuisé de vigueur,
» Le sommeil est pour moi le comble du bonheur ».

Caïn dit, et s'étend sur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, et ferme encor sa paupière enflammée,

Et le sommeil trompant ses chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aile et pèse sur ses yeux.
Le fier Anamalech avait suivi sa proie ;
Invisible, il s'approche, et tout bouillant de joie,
La traîne en espérance aux pièges qu'il lui tend,
« Tu dors, Caïn ! tu dors ! le triomphe t'attend.
» De mon esprit impur remplissons cet embrage ;
» Qu'il respire à la fois mon haleine et ma rage.
» Venez, songes trompeurs, secondez mes projets,
» Épouvantez ses yeux des plus hideux objets ;
» Qu'il se lève, emporté d'une aveugle colère ;
» Que Dieu, mon ennemi, que son vertueux frère
» Lui soient dès ce moment plus odieux qu'à moi ;
» Qu'enfin son crime à l'homme inspire tant d'effroi,
» Tant de joie aux enfers, au Ciel tant de surprise,
» Que Satan, confondu de ma noble entreprise,
» Du trône, tombe au rang où je vis oublié,
» Et baisse devant moi son front humilié ».

Ainsi parle en secret l'Ange altéré de crime ;
Et tandis qu'il se couche auprès de sa victime,
D'un sourd et long fracas retentissent les monts :
Le vent fougueux au vent disputant les buissons,
Siffle, agite, et renverse, et relève leur tête,
Que replie à grand bruit l'effort de la tempête ;
Et du morne Caïn les cheveux hérissés
Battent son teint poudreux, et flottent dispersés.

Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,
En vain ses noirs cheveux ont couvert son visage ;
Les pièges du démon près de lui sont tendus,
Et son oreille est sourde, et son œil ne voit plus,
Mais, pour Caïn, dormir, c'est changer de souffrance.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses,
Où de chaume couverts s'abaissent d'humbles toits,
Rares et parsemés autour d'un vaste bois :
Ses fils, ses petits-fils répandus sur la plaine,
Nuds et le dos courbé, s'exerçaient hors d'haleine,
Tandis que le soleil, de son char lumineux
Sur leur cou rembruni faisait jaillir ses feux.
L'un, de ses bras tendus pesant sur la charue,
Souffle, heurte, et fatigue une roche inconnue,
Qui, repoussant du choc les coups retentissans,
Épuise en vains efforts ses taureaux gémissans.
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre ;
Et vingt fois secouant la ronce à dards certains,
Pour en briser la tige ensanglante ses mains.
Pressé d'un bras nerveux l'arbre s'agite et crie,
La pomme avec fracas tombe et roule meurtrie ;
Tout vit par leurs travaux : l'épouse en ses foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs alimens grossiers.

Mais de ces malheureux que Caïn considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père,
Que l'aîné de ses fils, Éliel, son appui.
Il le voit; sur son front siège le sombre ennui;
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlante.
Il se baisse, il embrasse une charge accablante,
La soulève et s'agite, et s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids;
Et marchant à pas lourds dans un sentier pénible,
Il s'écrie, épuisé : « Que la vie est horrible !
» Dieu cruel ! que ton bras s'appesantit sur nous !
» Tu créas les humains; les veux-tu perdre tous ?
» Ou mon père et ses fils, les miens, et leurs fils même
» Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'anathême ?
» Là, dans ses vastes champs, séjour des fils d'Abel,
» Champs heureux qu'embellit un printems éternel,
» Champs d'où nous a bannis cette race perfide,
» Resserrant nos foyers dans ce désert aride,
» Vers ces lieux où couchés sous des ombrages frais,
» D'un Dieu qui les protège ils chantent les bienfaits :
» Tout ce que dans son sein la terre a de richesse,
La terre le prodigue à leur molle paresse.
Jours sereins, douce paix, loisirs voluptueux,
Plaisirs purs, s'il en est... hélas ! tout est pour eux,
» Mais à nous que le ciel, nous que le sort outrage,
» Le travail et la faim voilà notre partage ».

Éliel, à ces mots, sous son fardeau glissant,
Chancelle, et vers son toit se traîne en gémissant.
Caïn le voit, l'entend; ce n'est point un vain songe,
Il le suivait de l'œil; mais devant lui s'allonge
Une plaine où par-tout se balancent des fleurs,
Peuple odorant et riche en diverses couleurs:
Mille ruisseaux fuyant à travers la verdure,
Se croisaient, circulaient, mariaient leur eau pure;
Le divisaient encore, et par de longs détours,
Tantôt sous des berceaux ils égaraient leur cours,
Tantôt en jaillissant roulaient dans un bocage,
Où, promenant leurs flots sous le mobile ombrage
D'arbres qui gémissaient courbés sous leur trésor,
Ils répétaient les cieux, les arbres, les fruits d'or;
Et lassé enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paisible, étendait sa surface applanie.

Là s'élève un bosquet d'orangers toujours verts,
Où le zéphir se joue et rafraîchit les airs:
Ici le noir figuier de son feuillage sombre
Protège les amans étendus sous son ombre:
Loin d'eux, en serpentant, s'ouvrent de creux vallons,
Où penchent des côteaux tout jaunes de moissons,
Et des troupeaux nombreux épars sur la prairie
Foulent en bondissant l'herbe haute et fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le rosier tapisse au muguet allié,

Où de rians buveurs, de folâtres bergères
Vont ensemble tromper les heures passagères.
Sur des marbres polis et de fleurs parsemés,
S'élèvent en monceau divers fruits parfumés ;
Et le rouge nectar pétillant dans la coupe,
Fait cent fois tressaillir cette joyeuse troupe,
Qui mêle en son ivresse, aux chants mélodieux,
Les rapides accords du luth harmonieux.

MAIS que veut ce jeune homme ? on l'écoute en silence,
Caïn le voit, pâlit, rougit à sa présence.
« Amis ! que tout vous rie, et pour mieux assurer
» Ce bonheur dont le ciel nous voulut honorer,
» Écoutes : C'est sans doute un ange qui vous aime,
» Ou plutôt c'est le Ciel qui m'inspire lui-même.

» La terre, dans ces lieux, docile à nos désirs,
» Semble, il est vrai, dit-il, veiller à nos plaisirs ;
» Mais cette terre, amis, plus long-tems négligée,
» Peut en ingrat désert être soudain changée.
» Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
» Cette avare campagne à céder ses trésors ?
» Nos doigts accoutumés à courir sur la lyre,
» Fixés sur le rateau, pourront-ils le conduire ?
» Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs,
» Sauront-ils du soleil défier les chaleurs ?
» M'en croirez-vous, amis : quand tombant des montagnes
» La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,

» Courons, des laboureurs inondons le séjour ;
» Et lorsque travaillés des fatigues du jour,
» Dans un sommeil paisible ils oublîront leurs peines,
» Amis, fondons sur eux, et chargeons-les de chaînes.
» Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins ;
» Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins,
» Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,
» Nourriront de leurs maux notre aimable indolence :
» Leurs femmes, leurs enfans serviront nos beautés.
» Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés ;
» Au risque d'un combat le jour peut nous réduire ».

Il a dit, et soudain la troupe qui l'admire,
Par des clameurs de joie approuve son dessein,
Et la scène a déjà changé devant Caïn.
La nuit sur l'Univers étend son aile noire ;
Le projet se consomme, et les chants de victoire,
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs ;
Et la flamme, embrâsant les chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre et bat les rochers dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense et pâlissant.
Aux funèbres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfans, voit leur race avilie,
Devant les fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve ; hélas ! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore
Abel le voit, s'approche à pas impétueux,
Et reposant sur lui son œil affectueux :
« Réveille-toi, Caïn ! réveille-toi, mon frère ;
» Déjà l'astre du jour s'élève et nous éclaire,
» Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.
» Caïn !... mais réprimons ce désir empressé ;
» Vous, zéphirs, gardez-vous d'agiter les feuillages,
» Et vous, chantres ailés, suspendez vos ramages...
» Il repose.... craignons de hâter son réveil ;
» Ses membres fatigués ont besoin de sommeil....
» Mais il vient de gémir ; il me nomme ! il m'appelle !
» O ciel ! et sur son front la fureur étincelle !
» Fuyez, songes affreux... Dieu ! rendez-lui la paix,
» Et qu'en se réveillant il chante vos bienfaits ! »

Il s'éloigne à ces mots, et sous une ombre épaisse
S'assied impatient de sa vive tendresse,
Rêveur, et sur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainsi, la gueule ouverte et les crins hérissés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoiqu'assoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, et sans danger frissonnant pour ses jours.
Qu'un trait sifflant dans l'air vole au monstre et le blesse,
Aussi prompt que le coup sur ses pieds il se dresse,

Cherche son ennemi, gronde, écume en fureur,
Et dans tout ce qu'il voit immolant le chasseur,
Il déchire un enfant qui fuyait vers sa mère :
Tel Abel s'épouvante à l'aspect de son frère ;
Tel se lève Caïn, les yeux étincelans,
Du pied frappant la terre, et les membres tremblans,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore.
« Tombe sur moi le ciel ! que l'enfer me dévore !...
» Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs,
» Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
« Doivent s'éterniser dans ma race future...
» Et tu ne t'ouvres pas ! en vain je t'en conjure,
» O terre ! un Dieu cruel est contraire à mes vœux....
« Je dois vivre, il l'ordonne, et vivre malheureux !
« Et de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
« A souffrir le présent ne me rendît docile,
» Sa main, sa main barbare a levé le rideau
» Qui de mes maux futurs me voilait le tableau !
« Jour maudit où ma mère obtint par ma naissance
« De sa fécondité la première assurance !
» Et vous, champs renommés par son enfantement,
« Des vengeances du Ciel soyez un monument.
» Puisse, à vous cultiver l'homme perdre sa peine !
« Puisse en vous parcourant, une terreur soudaine
» Du voyageur muet ébranler tous les os,
« Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos ! »

Ainsi Caïn s'emporte : Abel tremblant l'écoute ;
Il s'avance, il hésite, avance encore, et doute :
« O mon frère ! a-t-il dit.. Mais non.. fuyons ce lieu;
» Ce n'est point lui.. mon frère eût-il blasphémé Dieu?
» Caïn ! où donc es-tu ? qu'en mes bras je te serre ? »
« Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre ;
» C'est moi ; reconnais-tu ce frère criminel,
» Jeune et beau favori du vengeur éternel ?
» Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race proscrite
» Doit, esclave, ramper sous ta race bénite ?
» Et des champs à tes fils épargnant les travaux,
» S'épuiser pour nourrir leur tranquille repos ?
» Éloigne-toi, perfide ! » -- « Ah, Caïn ! ah, mon frère
» Quel songe a contre Abel rallumé ta colère ?
» A peine le jour luit, j'accourais t'embrasser :
» Cruel ! et de tes bras je me vois repousser ;
» Moi qui m'étais promis tant de vives caresses !
» Est-ce là ton amour ? sont-ce là tes promesses ?
» Ne puis-je t'inspirer que haine et désespoir ?
» Oh ! quand luira ce jour où les cris du devoir,
» Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
» Rapporteront la joie à l'âme paternelle,
» Où ta haine obstinée entretient la douleur !
» Non, tu ne me hais point, juge mieux de ton cœur.
» Cette réunion devant le Ciel jurée ;
» Tu n'as pu l'oublier, elle est pour moi sacrée,

» T'ai-je offensé depuis ? comment ? quel jour ? en quoi ?
» Parle... Mais quels regards tes yeux lancent sur moi !
» Je suis Abel, ton frère... ah ! souffre qu'il t'embrasse ! »
« Serpent ! n'approche point.. crains tout ». Vaine menace :
Son cœur entraîne Abel, et vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, et l'appelle, et le suit ;
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue :
Mais le cruel, chargé d'une lourde massue,
Sourd aux cris de son frère, et prompt à l'éviter,
Où sa fureur le guide il se laisse emporter.
« Regarde qui tu fuis ; c'est un frère qui t'aime
» Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
» C'est Abel ». A ce nom il revient sur ses pas.
Abel impatient se jetait dans ses bras.
Caïn, que vas-tu faire ?... ah, malheureux ! arrête...
C'en est fait, la massue a sifflé sur sa tête ;
Abel tombe, et blessé d'un coup trop assuré,
Se roule, se débat, sanglant, défiguré,
Cherche encor de l'œil l'humble toit de son père,
Et tourmentant sa voix pour appeler son frère,
Lui pardonne des yeux, et meurt. Lâche assassin,
Après ce coup fatal qu'est devenu Caïn ?
Le voyez-vous pâlir, entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs soupirs,
Reculer, frissonner, s'éloigner en désirs,

Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable ?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable :
« Ranime-toi, mon frère ! Abel, ranime-toi !
» Cet œil fixe et mourant détourne-le sur moi !
» Va, je ne te hais point, pardonne-moi ma rage,
» Abel !... Comme le sang inonde son visage !
» Qu'ai-je fait ? malheureux ! malheureux, qu'ai-je fait ?
» J'ai pu l'assassiner !... Eh ! quel fut son forfait ?
» Mais il vient d'agiter sa tête appesantie ;
» Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, et toujours doutant de son trépas :
« Abel ! mon frère ! Abel ! Abel ne m'entend pas !
» C'en est fait, il n'est plus... et ma main criminelle
» Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle !
» Fuyons ; comment ? où fuir ?.. Ah ! déjà ma terreur
» Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
» Et mon épouse même, et le plus tendre père
» Me redemander tous, le fils, l'époux, le frère,
» Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
» Que leur dirai-je ? hélas ! » Il regarde le ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés le démon orgueilleux,
Se lève, touche au Ciel de son front sourcilleux ;
Couvre Abel de ses yeux étincelans de joie,
Et s'admirant en lui : « Que l'enfer me revoie,

» Dit-il, et que Satan s'égale encore à moi !
» Par ce triomphe seul je puis marcher son roi.
» Et toi, l'ami du Ciel, frère, amant, fils si tendre,
» Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
» Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
» Il s'en flatte du moins... Et, maître de ton sort,
» Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
» Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance ».
Et regardant les cieux, il les brave de l'œil.

Dieu parle, et ce visage, où reluisait l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte ;
Il s'indigne, il frémit de connaître la crainte,
Et d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.

CHANT HUITIÈME.

Du séjour des humains, le voix de l'innocence
Sélève jusqu'aux Cieux et demande vengeance :
Dieu, du haut de son trône, est frappé de ses cris ;
Son trône en a tremblé ; le chérubin surpris,
Dans sa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche tristement sur sa lyre muette :
Ce palais, que la joie a toujours embelli,
D'un silence imposant tout-à-coup s'est rempli,
Et trois fois aussitôt la foudre roule et gronde.
Un nuage enfermait le souverain du monde ;
Il s'ouvre, et laisse voir son front éblouissant.
Un archange est nommé ; l'archange obéissant,
D'un pas respectueux, vers l'enceinte sacrée
Marche, et couvrant ses yeux de son aile dorée,
Se prosterne, attentif aux ordres du Seigneur :
Tout le Ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Éternel a dit : « La mort a par un crime,
» Ravi sur les humains sa première victime ;

» Tu n'es plus à la terre, Abel est tout aux Cieux ;
» Viens, et connais enfin si, pauvre en ses largesses,
» Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses ».
Il parle, et de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'âme sort radieuse, et s'élance dans l'air.
Où suis-je?.. où vais-je?.. où vais-je? ô torrent de délices!—
De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.
Vois, sens, connais ton Dieu ; je t'y vais réunir. --
Et mon frère? -- Il vivra. — Dieu ! c'est trop le punir.
Dieu ! bénisses Caïn ; et vous, vous tous que j'aime,
Vous dont le cœur abhorre et craint l'instant suprême,
Épouse, mère, enfans, père désespérés,
Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager : mourez ;
Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
Accourez, partagez le bonheur que je goûte...
Ah ! s'il existe au Ciel des plaisirs imparfaits,
Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais.

Ainsi parlait Abel, et d'une aile assurée
L'ange fend avec lui les champs de l'empirée,
Environné d'un chœur de rians chérubins :
L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins,
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,
Et d'Abel étonné respirant l'allégresse,
Les habitans nombreux des célestes vallons
Font mollement jouer sous leurs doigts vagabonds

Sous la Hache serpentine, ou la harpe éclatante :
Ses vertus ont rempli tout l'univers surpris :
Il a enseigné le moyen de vaincre les tourments,
Les maux, les douleurs, vaincus, domptés,
Et cette sainte science de nous conduire heureux,
A l'éclat de Dieu, jaillissant de notre entière,
Et ce glorieux mépris, mon séjour du mortel,
Le sacrifice de mourir des enfants pour le Ciel,
Tout enfin, et ce secret d'une foi sans terreur.

Quelquefois l'homme aide errant à l'aventure
Il vient sur nous, hélas, comment fait-il le retour
Pourrons-nous d'un serpent que glisse avec la mort
Aux dieux voyageurs d'un pied léger l'orbite
Plus subtil le serpent monte et vole à sa suite :
Il va, revient en vain, la trompe en cercle lent :
Les monstres des forêts : armes d'un œil brillant,
Ils voient un triple langue, il se dresse, il s'élance,
Sifflé, et vainqueur enfin, de toute résistance,
Terre, son ennemi, dans ses replis monstrueux :
Sa vaine l'entortille pris des cris affreux,
Vers ciel de ses dos, de son flanc tout livide
Il sent les battements de cœur, et ce reptile avide :
Hélas, on l'environne, dans son corps répandu
Avec son sang déjà entrait contenu.

Quelquefois [illegible] expirant sous un reptile
Il [illegible] sur [illegible] et trouvent sous [illegible]

Je l'ai bien mérité : barbare que je suis !
Où me cacher ? que faire ? où traîner mes ennuis ?
Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins sincère,
S'il m'avait outragé, s'il eût maudit son frère,
Oui, l'on m'excuserait : mais l'avoir massacré,
Quand d'un bras caressant il me tenait serré ;
Au moment où son cœur enflammé de tendresse,
Battait contre le mien, partageait ma tristesse :
Cruel ! est-ce un forfait qu'on puisse pardonner ?
Insensé ! c'est par-là que j'ai cru détourner
Les revers que du sort mes enfans ont à craindre !
Qu'entends-je? c'est mon frère.. il semble encor se plaindre.
Ah, malheureux ! fuyons ce sang qui me poursuit,
Fuyons, fuyons ces lieux, où le jour et la nuit
Doivent m'offrir sans cesse, et la mort et mon crime,
Et le courroux du Ciel, hélas ! trop légitime,
Peints dans tous les objets dont je marche entouré !

Vous l'eussiez aussitôt vu fuir désespéré ;
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre,
Et de son large flanc, qui résonne et s'entr'ouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
Qu'as-tu fait de ton frère ? Et par-tout les échos
Redisaient, effrayés : « ton frère » ; et l'homicide :
Eh bien, mon frère, eh bien, m'en a-t-on fait le guide?
Et frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblans il recule égaré ;

Quand, tout couvert de feu, du nuage s'élance
Un ange : il n'avait point cet air de bienfaisance
Qui décèle aux humains un ministre de paix ;
Les menaces du Ciel vivent dans tous ses traits ;
Géant énorme, il marche et fait gémir la terre ;
Dans l'une de ses mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
Perfide ! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
Qu'as-tu fait ? J'avais dit que l'envie et la haine
Introduiraient la mort parmi la race humaine :
Abel meurt sous tes coups ; je suis justifié ;
Mais ton forfait m'outrage, et n'est point expié ;
L'innocence en gémit... eh bien ! tes mains avides
Tourmenteront en vain les campagnes arides.
J'ai parlé ; plus de champ qui soit fécond pour toi.
Cherche à présent un Dieu moins terrible que moi ;
Et s'il est un pays libre de ma puissance,
Où ne puisse avec toi parvenir ma vengeance,
Volez-y, tu le peux ; je fus ton père, ingrat !
Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
Vois un Dieu, sois maudit : c'est là ta destinée.

Plein de honte, sans voix, et la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et sous le bras divin restait sans mouvement ;
Mais son âme en secret gémissait agitée,
Autant et plus encor que le coupable athée,

Lorsque la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Éternel à ses yeux gourmande l'univers ;
Qu'il voit sous des palais la terre déchirée
Se rejoindre et couvrir leur voûte dévorée ;
Et les temples sacrés qu'ont profanés ses pas,
Entrechoquer leurs tours et voler en éclats ;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourans alarment son oreille,
Que la terre vomit contre un Ciel ténébreux
Des rochers embrâsés, des colonnes de feux,
Qui n'éclairent au loin que d'immenses ruines,
Monumens trop certains des vengeances divines ;
Alors, alors il pleure, et son cœur effrayé,
Confessant, malgré lui, le Dieu qu'il a nié,
Il tombe sans chaleur sur la terre ébranlée.
Ainsi trembla Caïn : son âme désolée
Long-tems cherche une voix pour dépeindre ses maux ;
Sa voix s'élève et meurt au milieu des sanglots.
Hélas ! pour te fléchir, oui, je suis trop coupable :
Dieu terrible, dit-il, vengeur inexorable !
Tu me proscris ! où fuir ? hélas ! est-il des lieux
Où puisse le méchant se cacher à tes yeux ?
J'aurai beau promener ma course vagabonde ;
Ta vengeance avec moi traversera le monde ;
Heureux si quelque ami, me déchirant le sein,
Délivrait l'univers d'un infâme assassin. —

D'un monstre... Soit chargé d'un plus cruel supplice,
Quiconque aurait sur toi levé sa main propice !
Les remords dévorans, imprimés sur ton front,
Doivent assez parler aux yeux qui les verront,
Pour qu'on dise : voilà Caïn le fratricide,
Écartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide.

L'ANGE fuit, et son vol a bouleversé l'air ;
L'éclair dans un ciel noir poursuit, croise l'éclair ;
Les vents, en mugissant, répandent les ravages,
Étendent la poussière en immenses nuages,
Et courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons.
Tandis que de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, sans repos, par la foudre pressée,
Environnant Caïn de l'aspect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, et tombe avec fracas.
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives :
Vous diriez qu'un proscrit la nature en fureur
Par ce vaste désordre exprime son horreur.
Ces mots frappent encor son oreille troublée :
« Sois maudit, malheureux ! » La tête échevelée,
Sombre, tout frémissant, et les bras étendus,
Il roule autour de lui ses regards éperdus ;
Et recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de sa famille :

Mais ses genoux rétifs trompent sa volonté.
Dieu ! de quel désespoir son cœur est tourmenté !
Ses yeux gonflés de pleurs ne sauraient en répandre :
L'orage a disparu ; lui, croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder et retentir :
Tout à ses yeux paraît vouloir s'anéantir ;
Et je respire encor ! Dieu cruel ! Dieu barbare !
De mon sang par pitié daigne être moins avare !
La mort est le seul don que j'attends de ta main.
Montagnes, couvrez-moi ; terre, abîme ton sein,
Engloutis mon forfait, mes jours, et mon supplice...
Non, non, n'espérez point qu'à mon gré je périsse...
Dieu, la terre, les monts, tout est sourd à mes cris.
M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
Mourir autant de fois que j'ai d'instans à vivre,
Voilà, voilà, Caïn, quel sort doit te poursuivre.
Ah ! maudit soit ce bras trop docile à mes vœux,
Qui plongea dans son sang mon frère malheureux.
Qu'il sèche sur mon corps, comme un rameau débile,
Sans écorce, blanchi sur un chêne stérile ;
Et toi, jour odieux, où le plus noir démon,
Par un songe imposteur égara ma raison,
Que toujours le soleil plein de taches errantes,
Et ne parsemant l'air que de lueurs mourantes,
Paraisse avec regret te rendre à nos climats !
Que l'univers entier, redoutant le trépas,

Marque de cris affreux ton retour et ta fuite !
La terre avec Caïn par l'Éternel maudite,
Peut-elle trop long-tems rappeler aux humains
L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains ?
Mais ces foudres, ces vents, leur immense murmure,
Cet appareil de mort embrassant la nature,
Leur peindra-t-il assez les tourmens de mon cœur ?
D'autant plus malheureux que j'en suis seul auteur,
Que les méritant tous, quelque sort qui m'accable,
Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mon semblable.

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les Cieux,
Et fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups de tonnerre et par les vents brisé ;
C'est-là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposait ombragée ;
Et ses membres long-tems flétris par la douleur,
Déjà se remplissaient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés sur l'herbe défleurie :
Tout-à-coup il se lève, et furieux s'écrie :
« Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler,
» Eh ! quelle main cruelle ose bien l'immoler ?

» Arrêtes ; c'est mon frère ; oui, c'est Abel : perfide !
» Mais où va ton erreur chercher le parricide ?
» Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait !
» O mon frère ! mon frère ! ah ! par ce que j'ai fait
» Juge, si tu m'aimas, quel sort me désespère ;
» Et cesse par pitié de poursuivre ton frère ».
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn est retombé.

Bientot le sage Adam, suivi de sa compagne
Sort, et d'un pied tardif traversant la campagne,
Demande où sont ses fils. Qui les tient arrêtés,
Que font-ils ? et pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse ?
Abel, Abel sur-tout l'étonne, l'intéresse ;
Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours,
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours,
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
Ah ! courons, chère épouse, allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis
Élevant jusqu'au Ciel son âme noble et pure,
Entretient dans ses chants le Dieu de la nature :
Mais je veux le revoir ; pardonne à mon effroi,
Le jour le plus riant devient sombre pour moi,
Si, par bénir ses fils, Adam ne le commence :
Viens... Ève autant que toi désire sa présence.

[illegible] et [illegible] ;
[illegible] avec Adam [illegible] Caïn ;
[illegible] sa mère.
[illegible] et l'amour [illegible] :
[illegible] , j'[illegible] .
[illegible] .
[illegible] , objet de [illegible] .
[illegible] . Qu'on aime ta [illegible] !
[illegible] Caïn : l'écart de ce [illegible]
[illegible] à l'amour.
[illegible] par l'âge,
[illegible] appuyés, [illegible] au bocage.
[illegible] arbres opposés,
[illegible] tomber leurs bras [illegible] et croisés.
[illegible] sur leur passage une large [illegible] :
[illegible] pour la franchir, [illegible] avance la première.
[illegible] ... Dieu! que vois-je? ... Aussitôt sur ses pas
[illegible] , elle recule, et voit dans les bras
[illegible] qui frissonne et la sentent à peine...
[illegible] homme, [illegible] sur l'arbre! —
[illegible] terreur ne vas pas [illegible] accuser.
[illegible] n'est point ainsi que l'on peut reposer :
[illegible] il presse sa [illegible] :
[illegible] taille d'Abel, sa blonde chevelure...
[illegible] -tu? c'est lui-même... ô mon fils! lève-toi,
[illegible] un sommeil qui me glace d'effroi!

Mon fils !... Épouvanté de son morne silence,
Adam vers le cadavre impatient s'élance...
Du sang ! Ève ! du sang !.... A ces terribles mots,
Ève d'un cri subit a frappé les échos ;
Elle tombe mourante, et sa tête oppressée
Sur le cœur d'un amant repose renversée.
Hélas ! que fera-t-il ? comment la secourir ?
Lui-même de douleur se sent prêt à mourir.
Avez-vous jamais vu des figures sacrées,
Autour d'un vieux tombeau s'embrassant, éplorées :
Près du cadavre ainsi tous deux siègent muets.

Tout à coup échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre, en voyant sa mère,
Immobile et sans voix dans les bras de son père,
Qui dort inanimé sous le poids du chagrin :
Tremblez, dit-il, c'est moi qui suis son assassin ;
Il vous sied bien, cruels, de plaindre ma victime !
Votre lâche faiblesse est cause de mon crime.
Vous seuls m'avez perdu ; soyez maudits tous deux :
Je suis son assassin. Il dit : déjà loin d'eux,
Solitaire, il parcourt les bois vastes et sombres,
Et cache ses remords dans l'épaisseur des ombres.

Mais au bruit de sa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid sommeil qui le tient enchaîné,
Vient de rouvrir ses yeux, et d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, les pas de l'homicide.

Las d'un fils encore le couvre à demi.
Le pourrissoir mouvant, de monstres dégoûtant,
Ah, mon ami mon frère, une épouse chérie
Peut-être aussi subir, jusqu'à l'ignominie
Qu'aussi ce corps mince, ô fils, ô père infortuné
Veille ce qu'aussi aussi avant trop souvent
Comme il est étendu, mon fils, et est toi-même,
Accompagne, hier encor, qui me l'a, du glacer?
Le grand devant moi, plus constant, amour,
Et contre, est la main qui l'a ravi pour
Cette, mère, en ces lieux il aussi nous a dit,
Aussi, (pas, celui qui veut de me soumettre
Ce barbare est mon fils, ce cadavre glacé
Qu'aussi dans des bras de cette nuit renverse,
Est aussi mon fils, Ah, lorsque la pudeur
De ma rougeur pressera le supplice,
Devons-en me cacher la honte de mon cœur?
Tu ne m'as, ô Dieu! commencé que la mort

Et toi, mon seul espoir, toi, mon unique aide
Le mort et mes sens, pour vous immortels
Les, Elise! sur mes maux ton ami cesse de s'ouvrir
C'est donc moi, est mon ami qui dois vivre et souffrir!
Cependant je borne le volage empereur,
Quand Dieu! Elise quelle horreur à comparer de mon cœur

» Est-ce la mort ? ô mort ! frappe tes derniers coups,
» Joins le père à son fils, joins l'amante à l'époux...
» Abel !... Il n'est donc plus ? » Une sueur mortelle,
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle ;
Sa voix meurt, et ses yeux de larmes obscurcis,
Se fixent tristement sur le corps de son fils.

Des chaînes de la mort, Ève enfin dégagée,
Lève insensiblement sa tête soulagée ;
Et du fond de son cœur, oppressé de sanglots,
Faible, et toute effrayée, elle exhale ces mots :
« S'éloigne-t-il ? Adam ! Adam ! sa voix tonnante
» Ne vient plus retentir sur mon âme tremblante.
» Il nous maudit... ingrat ! si c'est un jeu pour toi,
» Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
» C'est moi, moi dont la main vous plongea dans l'abîme,
» Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime
» Et mon fils, par ton bras, c'est moi qui l'ai frappé.
» Mon fils » !.. Ce nom dans l'air s'est à peine échappé.
Déjà sur le cadavre elle tombe étendue,
L'embrasse, et d'une voix qui n'est plus entendue,
Elle s'écrie : « Abel ! mon fils ! Abel ! Abel !
» C'en est fait, et sa mort comble en ce jour cruel
» La malédiction contre nous prononcée.
» La voilà cette mort qui nous fut annoncée !
» Mais sur qui s'est levé le bras du meurtrier ?
» Était-ce à l'innocent à mourir le premier ?

» Ah ! dis-moi qu'aujourd'hui ta haine est mon partage ,
» Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage ,
» Laisse-moi voir tes pleurs : Adam ! n'est-ce pas moi
» Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi ?
» Mon forfait t'a perdu , j'en dois sentir la honte ;
» Ose du sang d'un fils me redemander compte.
» Vous enfans malheureux , venez réclamer tous
» Un frère qui , sans moi , vivrait encor pour vous.
» Hélas ! en expirant a-t-il maudit sa mère ?...
» — Crois plutôt qu'il songeait combien serait amère
» La douleur que sa mort verserait dans ton sein.
» Mon fils a pardonné même à son assassin. —
» Voilà ce qui me rend encor plus criminelle...
» O mon fils !.. ô mon fils ! -- Que veux-tu donc cruelle?
» Toujours te reprocher les maux que mon cœur sent?
» Eh ! quel crime as-tu fait , dont je sois innocent ?
» Va , nous fûmes tous deux également coupables ,
» Nous en portons la peine ; et nos cris lamentables ,
» Et tes embrassemens , et mes pleurs superflus
» Ne ranimeront point notre Abel qui n'est plus.
» Soumettons-nous , fuyons loin de ces lieux funestes ;
» Abandonne à la mort ces déplorables restes ;
» Suis-moi... Ce désespoir où ton cœur est plongé ,
» Semble accuser le Ciel de s'être trop vengé.
» Il te voit , il m'entend , ce Ciel juste et terrible ;
» Il sait qu'il est pour toi le coup le plus sensible ;

» S'il allait... — Il n'a plus de fils à m'arracher... —
» Quoi ! mon amour, quoi ! rien ne peut t'en détacher ? —
» Laisse-moi dans son sang mêler encor mes larmes. —
» Viens, suis-moi, mes tourmens ont-ils pour toi des charmes
» Que je l'embrasse encor pour la dernière fois ! —
» Chère épouse ! — Ah, cruel ! je t'entends, je te crois.
» Ton Dieu dans ce moment me défend d'être mère...
» Sans doute il me faudrait, pour ne point lui déplaire,
» Voir mon fils tout sanglant, et, sage en mes douleurs,
» Me vaincre, à ton exemple, et dévorer mes pleurs ;
» Je laisse à ta vertu cet excès de constance,
» Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence ;
» Ou plutôt c'est à toi de répondre pour lui.
» Où mon Abel est-il ? parle, est-ce d'aujourd'hui
» Que nous craignons Caïn ? que tu connais sa haine ?
» N'en prévoyais-tu pas la suite trop certaine ?
» Et tu n'as pas tremblé ? Sur quelle foi, comment
» As-tu pu de ton fils t'éloigner un moment ?
» Que faisais-je moi-même ? où m'étais-je égarée,
» Quand le monstre est sorti, quand sa main abhorrée
» Sur son front innocent levait les premiers coups ?
» O Ciel ! ô fratricide ! ô trop aveugle époux !
» Qu'avez-vous fait d'Abel ? Ah, vérité funeste !
» Le cadavre insensible est tout ce qui me reste ».
Soudain l'expression semble fuir sa douleur,
Et sa douleur muette hésite sur son cœur.

O femme ! ô mère, hélas ! mère trop malheureuse !
Le visage couvert d'une pâleur hideuse,
Malgré les cris d'Adam, malgré tous ses efforts,
Voyez-la de nouveau s'élancer sur ce corps,
De nouveau le serrer de ses mains défaillantes,
Coller sa froide bouche à ses lèvres sanglantes,
Y respirer la mort trop tardive à son gré,
Et baignant de vains pleurs son front défiguré,
S'étendre, en soupirant, et rester immobile.
Dieu, qui protèges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam !
Oui, s'il éprouvait seul les traits de ta justice,
Il t'eût fait de ses maux un noble sacrifice ;
Mais voir d'un cœur soumis, voir d'un œil assuré
Son épouse mourir sur son fils massacré ;
Cet effort si cruel, grand Dieu ! peux-tu l'attendre ?
A ce triste spectacle, il me semble l'entendre
Maudire, et ses destins, et son crime, et ses jours,
Appeler à grands cris la mort qui fuit toujours.
Tout paraît s'attendrir ; l'astre du jour s'arrête,
Et d'un voile sanglant enveloppe sa tête ;
Le vent craint de frémir, caché dans sa prison,
Un silence inquiet embrasse l'horison.
L'écho seul avec lui, l'écho gémit sans cesse,
Et l'univers entier respire la tristesse.

Mais déjà, déchirant son voile nébuleux,
Le soleil montre un front armé de nouveaux feux ;
Et vainqueur de la nuit qui couvrait sa carrière,
L'enferme et l'engloutit dans des flots de lumière :
Tout rit, tout se colore, et la terre et les cieux,
Tandis que, s'abaissant en orbe radieux,
Un nuage doré sur les champs se repose,
S'entr'ouvre, et de ses flancs sur la terre dépose
Un archange chargé des lois du Dieu vivant,
Et soudain disparaît, emporté par le vent.
L'ange de paix s'avance : une robe azurée
Sur sa taille élégante avec grâce serrée,
S'allonge en vaste queue, et dans l'air parfumé,
Flotte au gré du zéphir sous ses plis enfermé :
Dans son port, dans ses yeux, sur sa face fleurie,
Avec la majesté la douceur se marie ;
Et les fleurs, défiant l'outrage du soleil,
Balancent sur ses pas leur calice vermeil.

Plein d'Ève, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour-à-tour prodiguant ses secours inutiles,
Adam ne voit, hélas ! ni l'ange du Seigneur,
Ni du monde embelli la nouvelle splendeur.
Le ministre divin partage ses alarmes.
« Soyez bénis, ô vous qui baignez de vos larmes
» Ce reste ensanglanté du plus cher des enfans ;
» Dieu, sans être touché n'a pu voir vos tourmens ;

» Il chérit l'homme encor, et c'est lui qui m'envoie.
» A la mort en ce jour il suffit d'une proie.
» Eve, sous du gazon dont tes yeux sont couverts,
» Les hommes, il est vrai, par des chemins divers,
» Tour-à-tour en tombeau doivent un jour descendre,
» Et le père et le fils réuniront leur cendre....
» Mais de tes jours encor le terme est éloigné.
» Et qu'est-ce que la mort? C'est l'instant fortuné
» Où, de son corps grossier secouant la poussière,
» L'âme court se rejoindre au Dieu de la lumière.
» Pourquoi donc tous ces pleurs, ce désespoir mortel?
» Semez-vous malheureux du sort heureux d'Abel?
» Je sais que sa vertu, je sais que sa tendresse
» Charmaient de vos vieux ans la pénible faiblesse,
» Qu'avec lui les plaisirs s'envolent de vos bras;
» Mais l'Eternel enfin ne vous reste-t-il pas?
» Ce fils même en qui vivaient toutes vos espérances
» S'il a pu sur la terre adoucir vos souffrances,
» Pourra-t-il moins pour vous, assis près du Seigneur,
» Des grâces et des biens inépuisable auteur?
» Ah! ranimez enfin votre force épuisée,
» Soyez digne d'Abel. Que la terre creusée
» Reçoive de vos mains son corps enseveli.
» Tel est l'ordre de Dieu ». De ce Dieu tout rempli,
L'ange, à ces dernières mots, d'une clarté brillante
Les environne, et dit de sa bouche éloquente

La consolation a passé dans leur cœur.
Ainsi dans un désert le brûlant voyageur,
Au seul gazouillement d'une onde désirée,
Retrouve la moitié de sa force égarée.
D'une longue surprise Adam reste frappé;
Et d'un nuage d'or l'archange enveloppé,
S'élève par degrés au-dessus de la terre,
Vole, prompt à se perdre au séjour du tonnerre;
Quand d'un nouveau courage enflammant sa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Ève sur ses genoux se redresse tremblante,
Et sur la main d'Adam collant sa bouche ardente:
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes sens,
» Tous les noms odieux, les reproches cuisans
» Dont une injuste épouse a chargé ce qu'elle aime.
» Hélas! contre mon Dieu j'ai vomi le blasphème;
» Et lorsque d'un regard il pouvait m'accabler;
» Par la voix de son ange il me vient consoler.
» Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
» Que j'osais outrager, et qui m'aimes encore?
» Mais ton amour, Dieu même, et toute sa bonté,
» Rien ne me rend, hélas! le fils qui m'est ôté. —
» La mort nous le rendra, puisque sa main cruelle
» Ne s'étendra jamais sur notre âme immortelle;
» Et bientôt la vieillesse amenera le jour
» Qui doit nous rassembler dans le même séjour.

« Oui, qu'à ce doux espoir tout notre cœur se livre.
« Quoi ! frappés du trépas, nous sommes sûrs de vivre !
« L'homme doit en durée égaler son auteur,
» Et nous pourrions nous taire vaincus par la douleur !
» Non, non, élevons-nous jusqu'à l'être suprême,
» Soyons dignes de lui, d'Abel, et de nous-même :
« Marchons, portons ce corps loin de ce triste lieu ;
« Hélas ! sur l'homicide il est encor son Dieu.
» Et sans doute Caïn a pleuré sur son frère :
« S. l'Eternel jetant un regard moins sévère !
« Peut lui pardonner : et nous, faibles humains,
« Voulons exécuter ses ordres souverains.
» Vous, Eve ! — Je le sais : que tu vertu m'enflamme !
« Tu sus vaincre, charmer, et ramener mon âme ;
« Et je m'attache à toi comme un faible arbrisseau,
« Que, pour se soutenir embrasse un vieil ormeau.

Elle dit, et d'Abel la dépouille sanglante
Déjà couvre d'Adam l'épaule gémissante :
Sous ce corps précieux il marche chancelant,
Et sa femme de loin le suit d'un pied tremblant,
Inhumaine, pâle encore, et sur ce corps livide,
Inquiétant, malgré soi, son œil toujours humide.

ÉLOGE

DE SON ALTESSE ROYALE

LÉOPOLD PREMIER.

DUC DE LORRAINE, etc. etc.

A la Bibliothèque de Nancy.

EPITRE DÉDICATOIRE

A son Altesse Royale Monseigneur le Prince CHARLES-ALEXANDRE, duc de Lorraine.

MONSEIGNEUR,

Un auteur, avant de mettre au jour ses productions sous les auspices d'un nom illustre, doit leur rendre son nom, ils arrêtent ensemble, je veux dire, une espèce de convention tacite, infiniment indigne de tous deux : l'un s'engage moyennant à trahir la vérité dans une Epître toute de flatteries, dont le protecteur ait le premier : autre, à payer son mensonge. J'ai dédaigné ces usages humiliants ; et VOTRE ALTESSE ROYALE en doit s'en offenser, approuvera, j'en suis sûr, comme d'une marque que, dans la seconder sans scrupule, a voulu conserver toute sa liberté. Les hommages volontaires, désintéressés, sont les seuls qui plaisent aux grandes âmes. Pour moi, à dire vrai, j'ai un plus ambitieux dessein d'emporter, en quelque sorte, un plus glorieux éloge d'empereur, en offrant à vos regards le portrait d'un grand homme [illegible]

celui de LÉOPOLD *que j'ose offrir à* VOTRE ALTESSE ROYALE. *Héritière et témoin de ses vertus, elle trouvera peut-être que je les ai peintes faiblement : je ne m'abuse point, et j'ai senti la médiocrité de mes talens ; mais né dans le sein de la Lorraine, je n'ai pu résister à l'envie d'élever un monument public au meilleur de ses souverains.*

VOTRE ALTESSE ROYALE *aima les lettres dès son enfance ; et vos exploits militaires, dont l'Europe s'entretiendra long-tems avec admiration, ont été les effets de vos lumières, bien plus encore que de votre valeur. Aussi avez-vous toujours honoré de votre auguste protection les muses, même les plus obscures, persuadé qu'après l'art de faire de belles actions, l'art le plus glorieux est de les célébrer. Il vous était réservé de donner au monde le modèle d'un grand prince ; citoyen ignoré, mais jeune encore, je me croirais heureux, si jamais, encouragé par vos regards, Apelle nouveau, j'étais digne de peindre Alexandre.*

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de VOTRE ALTESSE ROYALE, *le très-humble et très-obéissant serviteur,*

GILBERT.

ÉLOGE

DE

LÉOPOLD PREMIER (1).

Messieurs,

C'est d'un grand de la terre que une faible voix entreprend aujourd'hui l'éloge, et la vérité n'aura point à rougir de l'encens qu'il recevra de nous. Périssent les noms qui trafiquent du mensonge et de la gloire avec les maîtres du monde ! La crainte, l'ambition, la faiblesse, l'intérêt, à la honte des lettres, ont, je

(1) Léopold, duc de Lorraine, fils de Charles V et d'Eléonore d'Autriche, né à Jamgorod en 1679, mort à Lunéville en 1729, âgé de 50 ans. Ce prince, le modèle des souverains, et l'idole de ses sujets par sa bienfaisance et son affabilité, donna le jour à François premier, père de Joseph II, actuellement empereur d'Allemagne.

le sais, dans tous les tems procuré tour-à-tour des panégyristes aux plus cruels tyrans, et Néron même fut loué par le poëte de la liberté. De nos jours l'éloquence s'est mise, pour ainsi dire, aux gages des souverains. Durant leur vie, elle s'applique à couvrir leurs injustices des couleurs et du nom des vertus, afin que les hommes trompés souffrent, sans murmure, le joug de l'oppression; après leur mort, on l'entend gémir sur leur tombe, et proclamer à grands cris pères du peuple, des monstres qui n'en furent souvent que les fléaux. Aussi les apothéoses des rois sont-elles presque toujours suspectes, même aux yeux des simples, et ceux qui les ont faites, odieux et méprisables. Présage terrible, sans doute, pour un orateur qui viendrait offrir à votre admiration l'image d'un prince, dont toutes les actions ne seraient pas avouées par la vertu! Mais dix lustres après son trépas, je vais célébrer LÉOPOLD; et ce qui me rassure contre l'anathême lancé d'avance sur les panégyristes des fronts couronnés, je vais le célébrer. . . . . En quels lieux? c'est au milieu d'un peuple, qui, trente ans, goûta sous ses lois la paix, l'abondance et le bonheur, c'est dans une ville où je ne puis nulle part jeter les yeux, sans rencontrer des monumens de sa bienfaisance; c'est devant une assemblée où je remarque une foule d'hommes qui lui doivent leur fortune et leurs honneurs; qui, au mo-

ment où je parle, essuyent les larmes que le nom seul de leur bienfaiteur arrache à leur reconnaissance.

Respectables vieillards, vous à qui il fut donné de voir le plus grand des princes; magistrats, à qui ses travaux épargnent tant d'études, de soins, de veilles dans la plus honorable et la plus pénible des fonctions; vous tous, ô citoyens qui daignez m'écouter, et dont les pères se plaisent encore à raconter les hautes actions de LÉOPOLD! soit que je peigne ce héros renonçant aux combats, glorieux amusement de son jeune âge, ordonnant à nos contrées désertes de se peupler, ressuscitant l'industrie et les arts parmi nous, fermant la porte de ses états à la guerre, les élevant, les maintenant par sa sagesse au comble de la prospérité; soit que je le représente donnant des lois, des mœurs, un caractère aux Lorrains, ou que, pénétrant les secrets de sa vie privée, je fasse voir dans un souverain le père, l'ami, l'homme enfin accompli: élevez la voix, attestez les prodiges que je raconterai, rendez hommage au restaurateur, au législateur de la Lorraine, au vrai sage, et si mes crayons ne retracent pas toujours ses vertus avec autant de force qu'elles sont imprimées dans vos cœurs, en faveur de mon zèle, pardonnez à la faiblesse de mes talens: on doit plaire aux âmes reconnaissantes, lorsqu'on parle de leur bienfaiteur.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne louerons pas Léopold d'avoir eu pour aïeux une longue suite de princes qui, depuis sept cents ans, régnaient sur la Lorraine ; mais nous nous écrierons : Heureux les peuples parmi lesquels une si grande âme fut placée dans un si haut rang ! Si les premières années de l'homme annoncent ce qu'il doit être un jour, jamais fils de héros ne donna de plus belles espérances à la terre ; et ces germes féconds des vertus qu'il montra dans la suite, déjà développés par une éducation cultivée, furent encore multipliés par le malheur, le plus excellent précepteur des humains. Charles V, qu'on ne saurait nommer sans se rappeler Vienne ménacée et délivrée du joug des Ottomans, la Hongrie conquise, cent combats dont il sortit vainqueur, Charles V dépouillé de sa couronne, forcé de finir sous des cieux étrangers sa carrière, ou plutôt un exil qui commença avec sa vie, n'avait laissé pour héritage à son fils que son infortune, la reconnaissance de l'Allemagne, et des prétentions incontestables sur un trône qu'il n'avait point occupé. Digne sang d'un tel père, souverain réduit à servir, mais résolu de faire rougir la fortune de ses crimes, Léopold se voua d'abord aux armes, et sans doute il eût égalé les plus fameux guerriers,

vous devez, réclament une vie si précieuse. « Non, » dit-il, la perte de ma vie sera moins à plaindre que » celle de mon honneur : mes frères peuvent réparer » le vide que causera mon trépas, mais rien ne peut » réparer la brêche qu'une lâcheté ferait à ma répu- » tation ».

Laissons-le, ce lion, assouvir la soif qu'il a du sang des chasseurs; bientôt nous le verrons oublier sa force, déposer son orgueil, et cette ardeur pour les combats. Oui, messieurs, le premier sacrifice que Léopold destine à son peuple, c'est celui du penchant qui l'entraîne aux armes. Ni cette ivresse que donne aux jeunes cœurs les premiers succès, ni la vivacité de son âge qui lui peignait la gloire militaire sous les couleurs les plus séduisantes, rien ne pourra le détourner de ce généreux sacrifice; il n'apartient qu'a Léopold de commencer sa carrière par l'effort qui coûte le plus aux grands hommes, et qui met le comble à leurs belles actions : par se vaincre soi-même.

Le traité de Riswik est conclu; Louis redonne nos provinces au sang de leurs antiques souverains : comment s'est préparé cet heureux événement ? par quelle adresse, à peine dans l'âge de régner, Léopold obtient-il ce qui fut refusé à son père, après quarante ans d'intrigues, de réclamations, de malheur et de gloire? Nous aimons à penser que la reconnaissance de l'Al-

lemagne consomma l'ouvrage ; mais la prudence et l'activité de Léopold l'avaient commencé. Ici, messieurs, un nouvel ordre de faits se présente devant nous. Vous n'avez encore vu que le fils de Charles V, et le duc de Lorraine va seulement paraître.

Des guerres fréquentes, ou plutôt une seule guerre qui durait depuis soixante-dix ans, avait rassemblé sur nos contrées plus d'horreurs que n'en peut imaginer l'esprit des hommes : tour-à-tour enlevées, rendues, reprises à leurs maîtres légitimes, elles étaient en proie aux Français, alors nos tyrans, aujourd'hui nos frères. La désolation, la disette, et la mort semblaient en avoir fait leur séjour, et nos champs n'étaient couverts que de remparts détruits, de temples renversés, de cadavres et d'ossemens affreux : plus de citoyens dans les villes, plus de laboureurs dans les campagnes ; la moitié des Lorrains pleurait l'autre moissonnée par le fer ou les fléaux du Ciel. De toutes parts on fuyait pour aller en d'autres climats chercher un sort plus doux. Des alarmes éternelles, un découragement général avaient étouffé l'industrie et l'amour du travail. Eh ! pourquoi le cultivateur couvrirait-il la terre de moissons ? pour les voir servir de nourriture à ses bourreaux ! Pour qui le commerce apporterait-il dans nos murs les tributs qu'il doit au luxe ? pour les spectres qui manquent d'alimens ? Par-tout vous auriez vu les

droits confondus, le noble distingué seulement de l'artisan par une misère plus orgueilleuse, le désespoir courir les cheveux épars : on entendait le faible reste d'un peuple jadis si florissant sous les Antoine, les Charles, les Henri, s'écrier : Oh ! quand luira le jour où la paix nous sera rendue ? quand respirerons-nous de nos longues infortunes ? faut-il craindre éternellement pour nos fils au berceau, pour le lit de nos épouses, pour nos pères courbés sous le fardeau des ans ? Hélas ! nous ne savons plus que verser des larmes ! O Dieu ! prends pitié d'un peuple infortuné ! ô Dieu ! fais que le Français nous traite comme ses enfans, ou rends-nous nos princes légitimes. Nous avons trop gémi sous des armées de tyrans.

Rassures-vous, citoyens désespérés. Il est arrivé celui qui doit adoucir vos maux, celui que vos vœux appellent depuis tant d'années. Telle qu'au printems à l'aspect du soleil qui s'était caché durant un long et rigoureux hiver, on voit la terre, fécondée par ses rayons, se revêtir de gazons frais, de fleurs, de moissons verdoyantes, des troupeaux nombreux bondir sur de gras pâturages, les oiseaux se caresser dans les bosquets rajeunis, et peupler l'air de nouveaux citoyens ; le monde entier offrir par-tout l'image du bonheur : telle, à la vue de Léopold, parut toute la Lorraine. Ce n'était plus ce désert immense, semé

de quelques chaumières et de vastes ruines. Des hameaux pleins d'hommes robustes et laborieux, des cités entières, un peuple innombrable semblaient être sortis de la terre pour couvrir cette heureuse contrée. Mais par quelle voie opéra-t-il ces prodiges? Comment maintiendra-t-il son peuple dans la prospérité? Pénétrons un moment les secrets de sa politique, et mesurons la profondeur de son génie.

La situation de la Lorraine entre l'Empire et la France, dont les souverains, alors rivaux toujours désunis, se livraient sans cesse la guerre, exposait cette province à en être souvent le théâtre ou la victime. Léopold dit à son cœur: La paix seule peut rendre un état florissant. Mes peuples épuisés ne respirent que le repos. Ce n'est pas assez d'avoir, en leur faveur, vaincu mon inclination pour l'héroïsme guerrier, si je n'écarte loin d'eux et le trouble et l'horreur des armes. Voisin du Français et du Germain, c'est avec eux seuls que je puis avoir des intérêts à démêler. Enchaînons dans leurs mains les foudres dont ils pourraient frapper mes sujets. Dès ce moment il conclut avec Louis une alliance qui le mettait à l'abri de ses entreprises. Déjà par sa mère, neveu de l'Empereur, par son hymen avec Élisabeth-Charlotte d'Orléans, il le devenait encore d'un monarque, le plus grand qui fût alors

dans l'Europe, s'il eût été meilleur citoyen, et rendait ainsi protecteurs de son trône, de la tranquillité des Lorrains, les seuls potentats qui pussent troubler son règne. Persuadé que l'extrême indigence, loin d'éveiller l'activité des hommes, les plonge dans une langueur funeste; que le malheureux songe bien plus à se plaindre qu'à chercher les moyens d'embellir son sort; qu'un prince ne doit pas estimer sa puissance, sa richesse sur l'étendue de son empire, mais sur le nombre de citoyens qu'il renferme, mais sur leur aisance et leur industrie; après avoir mis la Lorraine en sûreté au dehors, il jette les yeux sur ses habitans, diminue le fardeau des subsides, leur fait part de ses propres trésors, appelle ou retient par ses bienfaits les étrangers dans ses provinces. L'agriculture encouragée est rétablie dans son premier honneur. Quelle foule de privilèges accordés au commerce! que d'établissemens en sa faveur! A qui devez-vous, Lorrains, ces routes nombreuses et magnifiques, ouvrages dignes de l'opulence de l'ancienne Rome, faits pour ouvrir aux productions de tous les climats les portes de vos villes? A Léopold. Ces manufactures qui rendent encore aujourd'hui les nations voisines vos tributaires? A Léopold. Ces artistes utiles qui sont venus de toutes parts adopter la Lorraine pour patrie? A Léopold. Ce peuple même, proscrit dans le monde entier, trouve un

asile sous sa domination ; mêlé avec ses sujets, il leur communique dans les affaires cette audace pour entreprendre, cette prudence, ces ressources pour exécuter, ce génie actif, industrieux qui le caractérise ; et, rangé sous une police sage, se dépouille au milieu d'eux de cette défiance, cette avarice, cette fourberie, inévitables effets du malheur et de la persécution ; vices affreux dont l'accuse, peut-être avec justice, le reste de la terre. Dans tous les états, dans tous les rangs l'émulation s'allume. Léopold ne veut point que sur toute la face de la Lorraine, un seul homme soit vu dans l'oisiveté ; et déjà se sont élevés à sa voix des asiles où ces pauvres, à qui la vieillesse ou d'autres infirmités interdisent les travaux, seront rassemblés, et finiront, dans un sort paisible, leur vie qui devait être un fardeau pour leurs frères. Cette élite respectable de la nation, que les préjugés, compagnons d'une haute naissance, semblent dévouer aux occupations militaires, ou à la mollesse sous un gouvernement pacifique, ne languira pas cependant dans un repos infructueux pour son pays. Eh ! qui pourrait rougir d'imiter Léopold ? Elle viendra près du trône, revêtue des emplois de la paix, s'associer aux grands desseins de son prince ; et les ministres de la vengeance, de la mort, le seront du bonheur et de l'humanité.

Je me sens ici, messieurs, forcé de rompre le fil de mes idées. Les mânes de Léopold m'accusent de leur ravir trop long-tems la plus belle moitié de leur gloire; et je dois vous peindre tout ce qu'il fit pour ces braves gentilshommes, ou plutôt interroger leurs fils, et leur en demander compte. S'il s'en trouve aujourd'hui dans ce sanctuaire des arts, ils sont trop vertueux, sans doute, pour rougir d'avouer ce qu'ils doivent au héros que je célèbre. Répondez, illustres et dignes rejetons des antiques soutiens de cette province. Les ombres de vos pères sont sorties de leurs tombeaux, elles remplissent en foule ce lieu qui retentit du nom qui leur est cher, jusqu'au sein de la mort. Il me semble les voir tressaillir encore d'admiration au récit des merveilles dont elles furent les témoins. Elles aiment peut-être à voir un Lorrain brûler sur les autels de leur bienfaiteur un encens qu'elles partagent. Elles viennent vous ordonner, ces ombres généreuses, de révéler ce qu'elles vous ont appris tant de fois. Répondez : Que vous ont dit vos pères ? Qu'épuisés par de longues guerres, par leur constance à défendre la cause commune, ils traînaient dans une indigence obscure des noms respectés depuis plusieurs siècles, mais alors avilis; que Léopold, sensible à leurs revers, était allé lui-même les chercher au fond de leurs châteaux solitaires et ruinés,

pour partager avec eux son opulence et son pouvoir;
que ces mêmes nations, en vous bâtissant encore dans
l'enthousiasme cette capitale, avoient mis dans votre
Empereur l'ame guerrière, dans l'ouvrage de ses mains,
quelques semences de cette valeur qui avoient rendues
par ses travaux à leur ancien possesseur; qu'enfin
toute cette splendeur qui environnoit votre naissance,
leur venoit de lui.

De quelle honte ne vous a-t-il pas couverte aujourd'hui
monsieur? Reconnoissez-le, mes frères, sur les
bords de votre commune mère elle-même. Ne vous a-
t-il pas crié vous-même, en montrant, avec célébrité le
Tibre, ses maîtres bâtis, tirés de toutes les nations,
progressivement, selon ses travaux étrangers, l'Hellespont
opprimé? Combien de fois ce grand homme
vous a-t-il arrêtés, mes frères, et saisissant les
tableaux, les vases de cristal, et ce que vous avez emporté
avec beaucoup de premières places de l'état, a-t-il
pensé un moment, tout vous en ôtant, qu'il devoit
quelque chose à votre grand courage et éprouver dans vous
son aide? Mais ce qu'il a fait, ce que vous devez
craindre de vos succès? Quelle ivresse d'un homme
d'habitudes heureuses, qui oublie les vues de la nature
et l'amour des hommes reconnaissants, que vous
avez rassemblé à grands frais? Il ne vous a pas
encore accoutumés par réunions avec un ennemi

tent, par les ombres de leur aïeux dont ils sont environnés, qui les ont remplis de leur âme héroïque; j'en jure par vous-même: car après Dieu, de qui vous fûtes l'image, vous êtes l'objet le plus sacré pour des Lorrains. Jetez, mânes augustes, jetez du haut du ciel un regard de complaisance sur eux. Recevez, comme l'éloge le plus digne de vous, le serment qu'ils font tous entre mes mains, de transmettre à leurs fils, ainsi qu'un héritage, l'histoire de vos bienfaits. Enfans magnanimes des défenseurs de la patrie me démentez-vous? ne le jurez-vous pas?

Mais ces largesses immenses, prodiguées à la noblesse, cette abondance de biens où l'avait placée le duc de Lorraine, n'étaient pas seulement des effets de sa bienfaisance ou de sa tendresse pour elle. Il avait vu dans les états les mieux policés, la pauvreté ambitieuse des grands, appelés par leur naissance aux charges importantes, enfanter les malversations, les tyrannies subalternes, causes secrètes, mais certaines, de la chûte des empires: il savait que leur aisance, suivie de nombreux besoins, sert, si j'ose ainsi m'exprimer, d'alimens aux arts, instrumens ordinaires de la richesse du peuple; et comme la prospérité générale était l'unique objet de ses vœux, il l'assurait même par ses bontés envers les particuliers. Aussi différait-il en sa libéralité de ces souverains

qui, généreux par ostentation, craignent cependant de l'être aux dépens de leurs plaisirs, et ruinent le reste des citoyens, pour entretenir le faste de ceux qui les entourent. Loin de voler à la patrie ce qu'il donnait à ses protecteurs, pour transmettre au simple sujet la fortune et la magnificence du prince, on le voyait se condamner à la fortune du simple sujet: semblable au Rhin, ce roi des fleuves, qui, divisant ses eaux en diverses rivières également majestueuses, porte sous leur nom l'abondance et la fécondité dans un pays immense, et se change lui-même en faible ruisseau.

Ne vous figurez pas, messieurs, que je prête à mon héros des vues factices, des motifs supposés, un art, une habitude imaginaire de méditer ses moindres actions, de les diriger toujours vers la félicité publique. Tant d'application n'est pas, j'en conviens, l'apanage ordinaire des maîtres de la terre; mais je parle de Léopold, et ce nom seul doit vous annoncer plus qu'un roi. Je violerais les lois divines et humaines, disait-il, si je dérobais au soin de mes peuples un seul de mes instans. Leur donnerai-je l'exemple de la mollesse, moi qui commande à chacun d'eux de remplir avec courage, avec fidélité les devoirs de son emploi? Nous formons tous ensemble un même corps, et ce corps c'est l'état: souverain, j'en suis

la tête ; les grands en sont les bras ; les pieds qui le soutiennent, ce sont les citoyens inférieurs. C'est à moi de voir, d'entendre, d'ordonner, de régler pour le salut commun, les divers mouvemens des membres. Si je néglige un moment mes fonctions, ce vaste corps, s'agitant, se traînant au hasard, tombera dans l'abîme et me perdra moi-même avec lui. Fondé sur ses vérités salutaires, il n'a point abandonné les rênes de l'empire à des mains mercenaires. Voudrait-il, à l'exemple du vulgaire des grands rois, borner ses travaux au choix de ses ministres, s'approprier la gloire de leurs belles actions, et jouir lâchement d'un héroïsme emprunté ? Tout pense, tout agit par lui seul. Là s'élevait le cabinet solitaire où chaque jour occupé de la patrie, il rétablissait l'ordre des finances, en rendait le gouvernement facile et simple, trop sûr qu'une administration compliquée, par la foule d'agens subalternes qu'elle exige, absorbe les revenus d'un état, et cause infailliblement sa ruine. Ici, dans un tems où la disette affligeait l'Europe entière, devançant l'aurore, il venait arracher au sommeil un magistrat éclairé, méditait avec lui les moyens d'écarter de ses provinces ce fléau destructeur, traçait le plan d'une police utile sur les grains, défendait le transport des nôtres, forçait l'Allemagne de partager avec nous les siens, commandait à de riches

magasins d s'élever dans chaque cité, pour distribuer les trésors de l'abondance à ses habitans, facilitait par de sages ordonnances les emprunts aux pauvres, leur procurait des ressources pour ensemencer leurs terres, ou leur prodiguait ses propres richesses. Plus loin s'ouvrait le portique, où, recevant avec indulgence les plaintes des opprimés, il leur accordait vengeance. Près de ces lieux, ces vieillards vénérables se sont plu souvent à me le redire, dans ces momens d'alarmes, où des mères désespérées emportant leurs fils dans leurs bras, fuyant avec des cris horribles de leurs maisons en proie aux flammes, on l'a vu plus d'une fois, ô marque d'humanité inconnue jusqu'à lui, je ne dis pas dans les fastes des rois, mais dans l'histoire du dernier des grands! on l'a vu se mêler parmi les citoyens empressés à réprimer les fureurs de l'incendie, établir l'ordre, presser, tendre lui-même des secours de cette main qui gouvernait le timon de l'état, par-tout donnant toujours l'exemple et de la vigilance et de l'activité. Quelquefois dans ces rues écartées il errait sans suite, encourageait les malheureux à lui raconter leurs peines, et rendait justice à des familles gémissantes qu'un ministre dédaigneux avait refusé d'entendre. La peste, suite horrible des longues guerres, menace-t-elle la Lorraine? du fond de ce palais il a

déjà fermé toutes les communications avec les pays infestés, et par sa prudence et par ses nombreuses largesses, il a sauvé son peuple entier d'une mort inévitable. Ne nous vantez plus, orateurs sanguinaires, ces assassins couronnés qui, pour ajouter à leur royaume un coin de terre, un hameau, sacrifient des milliers d'hommes : Léopold fut aussi conquérant; mais son génie seul lui tenait lieu d'armée, et tandis que les Lorrains goûtaient les douceurs de la paix, du sein de cette capitale, il a rangé vingt cités sous sa domination; celles-ci, en obligeant la France, par d'heureuses négociations, de consommer un traité qu'elle semblait avoir oublié; celles-là, par des acquisitions adroitement préparées, et qui, rouvrant un champ plus libre au commerce intérieur de nos provinces où ces villes étrangères étaient enclavées, devenaient pour nous une nouvelle source de richesses.

Mais où trouver dans la Lorraine entière un lieu qui n'atteste et ses bontés et son zèle infatigable à rendre ses états florissans? J'oserais presque interroger cette terre muette, voisine de l'Alsace, vastes cantons jadis déserts, hérissés de forêts éternelles, et lui demander qui l'a couvertes d'habitans, qui l'a transformée en pays fertile, si ce n'est Léopold ? Il avait dit : J'enchaînerai le bonheur au milieu de mon

peuple ; et si de nombreux obstacles l'ont quelquefois retardé dans le cours de ce vaste projet, il les a tous surmontés, et toujours par les plus sages moyens.

Vous rappellerai-je, messieurs, cet événement à jamais célèbre, quand la France, exigeant l'échange de cette province, tenta, pour l'obtenir, tout ce que l'art des négociateurs a de plus secret : conjoncture délicate où, quelque parti que le prince embrassât, il paraissait se mettre en butte aux plus cruelles souffrances ? Que devait-il faire ? abandonner ses sujets ? il ne saurait se résoudre à laisser imparfaite leur félicité, à descendre du trône de ses aïeux, rétabli par ses soins, pour aller régner sur des climats inconnus. Helas ! tremblant de le perdre, déjà vous eussiez entendu son peuple jeter des gémissemens affreux : les pères se rappelant avec horreur leur misère passée, et la comparant à leur richesse présente, disaient à leurs fils : Il va donc nous délaisser, celui qui faisait les délices de notre vieillesse ! nous mourrons malheureux, et nous emporterons dans la tombe la douleur de voir nos tristes enfans soumis à des maîtres étrangers. Que devait-il faire ? refuser ? Il exposait ses états au ressentiment d'un souverain qui pouvait les écraser sous le poids de son immense pouvoir. Que devait-il faire ? Ce qu'il fit : souscrire aux volontés de la France, mais à des conditions dont elle fût éblouie, qu'elle

ne put remplir, qui, compromettant les droits des autres puissances, anéantissent le traité aussi-tôt qu'il sera connu.

Les malheurs sont-ils donc enchaînés les uns aux autres ? La mort du roi d'Espagne rallume les flambeaux de la guerre; toute l'Europe est en feu. Chaque prince veut avoir part aux débris de cette déplorable monarchie; de tous côtés, les armées s'opposent aux armées, comme des lions avides, qui, dans l'absence du pasteur, acharnés sur une genisse sanglante, se disputent son cadavre déchiré. Pressé par Louis, pressé par l'Empereur de rompre la neutralité dans laquelle il s'est retranché, Léopold ravira-t-il aux Lorrains la paix, premier fondement de leur prospérité naissante ? attirera-t-il sur eux la vengeance de l'un de ces deux rivaux, en se déclarant pour l'autre? Non. Mais si le Français, craignant que les Autrichiens, maîtres de Landau, ne pénètrent dans son royaume par la Lorraine, lui propose de recevoir une injurieuse garnison dans Nancy, l'acceptera-t-il? Non. Si cette redoutable garnison s'avance, résolue d'entrer de force au sein d'une ville dépourvue de troupes et de remparts, lui résistera-t-il avec ses seuls gardes ? Non, il est des momens où le sage doit plier sous la loi du plus fort; je le vois sortir de la capitale, sans l'ouvrir, sans la fermer aux

Français, content de veiller à la sûreté de ses habitans; et par cette conduite ingénieuse, il conserve la bienveillance de l'Empereur et de Louis, prépare de loin à son fils le chemin du trône des Césars; et nos provinces, comme une île infortunée au milieu des mers en fureur, restent tranquilles, tandis que le reste de l'Europe est en proie au tumulte des armes. Bientôt même, par sa médiation, l'Allemagne et la France concluent une paix dont il recueille des fruits capables de le dédommager de l'affront fait à sa dignité souveraine.

De nouveaux revers nous menacent encore : un prince s'est élevé, dont le vaste génie, aveuglé par la fureur des systêmes, veut rétablir les finances de l'empire confié à ses soins, en substituant des effets d'une valeur factice à des espèces d'une valeur réelle. Les peuples, éblouis par l'espoir d'un gain facile, courent avec joie à leur perte : Français, Anglais, Hollandais, tout est infesté de cette contagion. Quelles ressources n'épuise point Philippe pour l'introduire en nos contrées ! Mais ni les liens du sang, ni les pièges de la politique, ni l'or offert et prodigué, rien ne peut séduire Léopold. « J'aime » mes peuples, répond-il, je serais indigne d'eux, si » je sacrifiais leurs fortunes à mes intérêts ».

C'est par cette sagesse constante, par cette bienfaisance éclairée, par cette politique salutaire, qu'il

rendit la Lorraine rivale des plus puissans royaumes, suppléant, par l'opulence, à ce qui lui manquait d'étendue. Eh ! quels prodiges cet immense empire, enrichi des dépouilles de tant de nations vaincues, quels prodiges offrait donc alors la France aux yeux du voyageur, qu'il ne retrouvât dans nos contrées ? Les sciences et les arts florissans ? les sciences et les arts florissaient parmi nous. J'en prends à témoin cette foule d'hommes célèbres, lumières de nos aïeux, cette illustre académie où venaient se former les rivaux des Phidias, des Praxitèle ; ces superbes hôpitaux, ces temples magnifiques, tous ces édifices fastueux, monumens qui portent jusqu'aux nues le témoignage du génie des Lorrains et de la grandeur de Léopold. Une cour brillante et polie ? Eh ! quelle cour devait avoir plus d'éclat que celle d'un prince dont la noblesse nageait dans l'abondance, qui cherchait les talens jusqu'au fond des forêts, pour les placer autour du trône, dans le même tems qu'il donnait un riche asile à des têtes couronnées, proscrites par des sujets ingrats, abandonnées par Louis même, leur premier protecteur ? Un peuple heureux ? Ah ! redites-nous, Lorrains, s'il était alors dans le monde entier un peuple plus fortuné que vous.

L'ignorance, amie des tyrans dont elle excuse toujours la mollesse, oserait-t-elle nous dire que ces

merveilles n'ont rien d'extraordinaire : on y est aussi
à leur gouvernement un état borné, de l'élever, de le
maintenir au comble de la félicité. Vous le savez,
messieurs, de plus glorieux effort de l'esprit humain,
et de transformer des métaux choisis en ouvrages divins
et admirables. Il est plus rare, et l'histoire nous l'a
sans doute vue des peuples malheureux, tels un vaste
empire, une âme sur faible trouver, et il est
difficile de concevoir aujourd'hui le vaisseau d'une grande
monarchie, il lui est bien plus encore à un prince
prudent sans pouvoir, d'entretenir dans un
constante et universelle prospérité au milieu de
toutes espérances troubles et guerre, et ou
accent sans cesse de l'emploi. Placons donc au
rang des plus sublimes génies et restaurateurs de la
fortune Mais nous avons vu en un court temps,
plusieurs monarchies vont selon nos
vœux.

SECONDE PARTIE.

Lorsque un état désert, pauvre, ignare, prend
subitement une nouvelle face : on arrive, comme par
un enchantement, au faîte de la grandeur, à donner à
ses rois de la richesse et de la gloire immortelle, il est
presque impossible qu'il conserve longtemps cette

splendeur miraculeuse, et sa chûte est souvent aussi prompte que son élévation : c'est un arbre qui plie et va se briser sous le fardeau trop pesant de ses fruits sans nombre, si la main du cultivateur oublie d'asseoir sur de solides appuis ses branches surchargées de trésors. Mais ces appuis d'un empire, quels sont-ils ? Ce sont les instrumens mêmes qui servent le plus ordinairement à l'élever ; les lois, le caractère du peuple et les mœurs.

Que ne puis-je, messieurs, m'élever en ce moment au-dessus de moi-même, égaler mon génie à celui de Léopold, et suivre dans son vol, cet aigle audacieux qui semble dédaigner la terre et le repos ! Ce n'est donc point assez pour lui d'avoir repeuplé ses provinces, rendu l'industrie et l'abondance à leurs habitans, créé la Lorraine, et de l'avoir créée heureuse ? Léopold croit n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire pour la prospérité des Lorrains. « Je descendrais aujourd'hui du trône, » disait-il, si je ne pouvais plus faire de bien à » mes peuples ». Il faut encore, avant d'assurer la durée de leur bonheur, qu'à sa voix leur caractère se forme ; que les mœurs, parmi nous, reprennent leur antique pureté ; que du sein du chaos sorte l'admirable édifice de nos lois. Les entreprises les plus épineuses sont les plus dignes de lui : un esprit val-

gaire voit les difficultés attachées aux projets utiles, et les abandonne ; Léopold voit le bien qu'ils doivent produire, et les exécute.

Avant d'examiner les travaux de ce nouveau Lycurgue, demandons-nous : Qu'est-ce qu'un prince, législateur ? C'est un homme tout-puissant qui donne lui-même des bornes à son autorité, qui l'enchaîne volontairement sous un pouvoir supérieur, pour mettre ses sujets en sûreté contre ses passions ; c'est un maître qui dit à ses esclaves, soyez libres et faisons en semble un traité : vous m'obéirez sans murmure, quand mes ordre seront équitables ; moi, je protégerai vos travaux, vos fortunes, vos maisons : si je manque à ces devoirs, alors je deviens votre égal, et la loi, notre commune souveraine, sera juge entre nous. C'est un héros qui fait le sacrifice le plus pénible, le plus honorable pour un roi, le sacrifice du pouvoir arbitraire. Demandons-nous encore : qu'est-ce qu'un sage, législateur ? C'est un philosophe dont l'âme est le sanctuaire de la justice, sensible, ferme, généreux, ami de l'ordre et de l'humanité, qui, semblable au Dieu de l'univers, tient dans sa main tous les secrets du cœur humain, profondément instruit de la situation, du caractère du peuple qu'il a policé, riche de tous les trésors du cœur et de l'esprit ; car il a fait des lois qui donnent assez de confiance au

faible, pour oser recueillir de son champ, de son industrie, tous les fruits qu'il peut en tirer, sans crainte de les voir dérobés par une main étrangère; au fort, assez d'effroi pour étouffer dans son sein le désir de l'usurpation et de la tyrannie; des lois avares de l'or et du sang des hommes, promptes à punir le crime, mais plus ardentes encore à le prévenir; qui mettent l'innocence accusée à l'abri des jugemens de la prévention, de l'ignorance, de l'erreur, ou lui laissent, lorsqu'elle est condamnée, des ressources contre l'iniquité; applicables à toutes les circonstances, sans être obscures ou trop nombreuses; qui entretiennent une harmonie constante dans les familles, entre les rangs divers; des lois enfin qui, toutes différentes qu'elles sont entr'elles par leur objet, liées par des rapports invisibles, parviennent également à ce but, la félicité constante des peuples et de la grandeur de l'état. Ici, messieurs, vous m'arrêtes, et dans ces deux portraits vous reconnaissez Léopold.

Si les ouvrages de ce grand prince ne publioient assez par eux-mêmes sa gloire et la sublimité de son génie; orateur ingénieux à profiter des moindres circonstances pour étendre la matière de son éloge, poignant avec feu les obstacles qu'il eut à surmonter, je vous promenerois au flambeau de l'histoire, à travers les ténèbres qui couvraient avant lui

notre législation, si l'on peut dire que nous en avions une : vous verriez la force décider encore du droit : des coutumes gothiques, la plupart nuisibles au bien public, multipliées et variées à l'infini dans la même province : le caprice des juges tenant lieu de règlemens dans les procédures, de lumières dans les jugemens : les abus les plus bizarres érigés en autorités respectables : à peine quelques sages ordonnances, en désuétude ou méconnues, ou tombées dans l'oubli : des tribunaux aussi barbares que nos usages : toutes les horreurs qui naissent des troubles énervés de la guerre, d'une véritable anarchie. Quels tableaux je formerois des malheurs produits par ce défaut de tout, ou par le bouleversement, le silence, la barbarie de celles que nous avions ! La vie des sujets sans cesse exposée, leur fortune toujours flottante, toujours à battre un naufrage, à l'avidité des pirates : la moitié des Lorrains courbée sous le joug d'une servitude avilissante et dépouillée des privilèges du citoyen, je dirois presque du titre d'homme : le duel, monstre né de l'injure et du stupide orgueil, le sabre en main, bravant une tête endurcissante et rebelle, quittant la désolation au sein des veuves et des orphelins privés dans leurs fils de leur unique ressource : combien d'autres calamités plus affligeantes encore, inhérentes à vos regards, vous arracheroient

des larmes, hélas ! de pitié pour vos aïeux qu'elles ont déchirées, d'admiration pour le dieu tutélaire qui les a bannies loin de nous. Mais mon sujet n'est déjà que trop vaste. Je puis louer Léopold, et sur les maux que ses lois ont anéantis, et sur le bien qu'elles ont fait ; ou plutôt exposons simplement ses travaux, chef-d'œuvre de l'art et du ciseau : ces statues vivantes n'ont pas besoin d'être vantées ; il suffit de lever le voile qui les couvre, et la beauté de l'ouvrage frappera les yeux les moins éclairés.

Commencerai-je par vous développer cette partie intéressante de la législation, la plus nécessaire pour assurer la paix et le bonheur parmi les citoyens, je parle de l'administration de la justice ? Eh ! qui la porta jamais à un plus haut degré de perfection que le duc de Lorraine ? Levez-vous, nobles et savans interprètes des lois, représentez-nous Léopold renversant d'un seul coup tant de funestes tribunaux, les uns formés de juges aussi grossiers que le peuple factieux qui les avait élus, les autres déserts ou plongés dans un lâche assoupissement, tous devenus le théâtre du désordre et l'écueil de l'opulence des particuliers. Déjà, sur les débris de ces tribunaux monstrueux, j'en vois s'élever de nouveaux : établir une salutaire et constante uniformité dans leur manière de dispenser la justice, pour écarter les ténèbres dont la différence et le grand nombre des

procédés judicieux développeraient inévitablement les affaires les plus compliquées, avant qu'elles fussent parvenues aux juges supérieurs, assigner clairement chaque particulier son ressort, son pouvoir, de crainte que le fantôme des arrêts ne commandât souvent à la raison des parties, tandis que les tribunaux n'entretiennent de leur compétence : alléguons le subordonnement entre les différens corps, entre les différens membres, des magistrats à la plus severe discipline, car, tant que le nombre sait force de loi : Elle assure aux magistrats, en leur suggérant toujours respectueux sur l'autorité de leurs maîtres, pour l'étendue de leurs lumières, un sûr conducteur, leur défendre et vaquer d'avance de la haute du droit, ou sur la conduite ou sur la richesse des choses, leur donner cette formule, ce courage étonnant qui donne de crédit ce grand comptable, et les mesures aux pieds du trône dont ils donnent les appointemens, les remplir et en imposer, de son esprit, de son nom : tels sont les premiers soins de Léopold.

On trouverait-vous des ordonnances plus parfaites que les nôtres ? Faut-il décider de la fortune, faut-il décider de la vie d'un sujet ? Toutes les faces sont remplies pour se prémunir une affaire, aussi pervers. Nous quelle économie de conduite du juge ? est-elle pas grande avec une exactitude scrupuleuse, et toujours de la manière la plus convenable ? Comment

de précautions ordonnées, de peur que l'innocence ne soit immolée sous les apparences et le nom du crime ! Mais le crime lui-même ne mourra pas à chaque instant dans une longue attente de son supplice ; l'usurpateur ne dira point dans son cœur avare : Ces champs que j'ai ravis, sont désormais les miens ; trop pauvre, ce n'est point par des pleurs que leur vil maître saurait acheter une lente justice. La marche de la justice est rapide ; le prix ordinaire de ses oracles, modéré. Comme l'absent, la veuve [illegible] sont favorisés ! Comme la charité de la loi [illegible] l'avide chicane ! Ici, la pauvreté devient un titre sacré pour obtenir, sans or, une vengeance plus prompte ! Quelle sagesse, quelle humanité percent dans chaque ligne de nos ordonnances ! Oui, sans doute, elles auraient seules assuré le nom de Juste à leur auteur ; mais ce n'est point une vaine renommée que cherche le duc de Lorraine, c'est le bonheur de son peuple, et chez lui les entreprises utiles succèdent sans relâche aux belles actions.

Cette source intarissable de débats, de trouble, la multitude et la diversité des coutumes dans un même pays, ravages trop longtemps subis ! Léopold a conçu le projet de les soumettre à des lois uniformes, projet salutaire, mais périlleux, qu'il eût consommé si le Ciel n'avait vite marqué le terme de ses jours

la vie, les mœurs, l'activité des magistrats; interrogez sur leur intégrité le dernier des citoyens; prêtez une oreille attentive à ses plaintes ou publiques ou secrètes; que les opprimés soient aussi-tôt vengés, les abus déracinés, les malversateurs punis; volez, et revenez aux pieds du trône instruire un maître tremblant, et de ce que vous aurez vu, et de ce que vous aurez fait. O tendres inquiétudes d'un père sur le sort de ses enfans! Faut-il donc que chaque sénateur soit son image vivante? Il le veut au moins. Ne croyez point qu'il attache à la magistrature une indigne vénalité. Il sait trop que l'homme n'achète jamais d'une moitié de sa richesse le pouvoir de servir ses semblables. Celui que l'or peut décorer d'une dignité, se propose, en l'acquérant, ou d'anoblir son opulence roturière, ou de s'ouvrir le chemin d'une fortune plus brillante; dans la première vue, c'est souvent un efféminé, qui cache sous la pourpre la mollesse, l'ignorance la plus honteuse; dans l'autre, il s'engraisse peut-être du sang des malheureux; et pour l'état, le sénateur oisif, le sénateur avare ou ignorant, sont un égal fléau. Les talens vertueux ont seuls droit de prétendre à ce noble emploi; et de même que Charles XII, prince tout guerrier, était le premier soldat de son royaume, Léopold, prince tout citoyen, est le premier magistrat de son empire.

de perdre l'héritage d'un père, respectant ses volontés, ils ne contracteront plus, dans un âge encore aveugle, des nœuds mal assortis, cause fréquente et de leur infortune et du désordre de leur famille; mais ce père, à son tour, dominé par l'avarice, ne pourra désormais interdire à ses fils, dans un âge plus mûr, un hymen nécessaire à leur félicité. Léopold a fixé la durée et de l'autorité paternelle, et de l'obéissance filiale. Ce pupille, dont une majorité précoce faisait la perte, plongé dans la misère, n'accusera plus de ses égaremens, des lois qui le rendaient trop tôt maître de sa fortune : le terme des tutelles est sagement reculé. Cette fille infortunée, qui porte dans ses flancs le gage de son déshonneur, fruit déplorable d'un amour illégitime, loin de tromper la nature pour prévenir le bruit de son opprobre, en viendra faire l'aveu, effrayée par l'aspect du châtiment; et ces magistrats, dépositaires de son secret, chargés de veiller sur elle, répondront au prince du sujet dont elle l'aurait privé par leur faute. Ces habitans, excités par diverses franchises, s'empresseront les uns à choisir des compagnes, à donner des élèves à nos ateliers, des cultivateurs à nos champs; les autres à couvrir la terre d'édifices, ceux-ci à changer des déserts plantés d'arides bruyères, en guérêts fertiles. Et toi, jeune et tendre épouse

a ne baignera plus de larmes sa couche solitaire, tremblante pour la vie de son époux absent, à qui l'espérance de revoir ce qu'il a de plus cher, fait braver l'ombre dangereuse des nuits; l'homicide amour, voyant dans tous les Lorrains autant de soldats armés par l'espoir des récompenses, pour surprendre et l'enchaîner, a laissé nos chemins en paix. Le supplice, l'infamie suivront le délit, et sa illustre [illegible] ne [illegible] plus la mort de sa [illegible] entière, [illegible] dans son dernier rejeton, par la vengeance déguisée sous le nom de l'honneur. Ces malheureux, qui craignaient de se montrer [illegible], de donner le jour à leurs semblables; peuple qui s'enrichit, dont quelques seigneurs, ou leurs valets même, devaient être un jour les héritiers, au mépris de leurs proches, de leurs fils peut-être, ces malheureux, délivrés de leurs fers, marcheront les égaux des autres citoyens, s'applaudiront d'être pères. Le duc de Lorraine sacrifie la moitié de sa richesse; mais ses états ne seront remplis que d'hommes heureux et libres, et c'est assez pour lui. Oh! qui pourront [illegible], qui pourront compter les exploits de ce législateur [illegible] tout le bien qu'on peut faire aux hommes par le secours des lois; Léopold en a fait l'avantage.

[illegible] dans les [illegible], [illegible] [illegible] [illegible]

produire les plus florissantes, les plus sages lois, ou plutôt de quels maux ne sont-elles pas l'origine? Les assassins, les brigands sont punis, leur trépas diminue le nombre des sujets: en voit-on moins de vols, moins de meurtres? Le particulier s'enrichit: il en aime davantage la débauche, le faste, avant-coureurs certains de sa ruine prochaine. L'état se peuple; mais c'est de méchans. Eh! comment pourrait subsister une société composée de pervers? Avouons-le donc, messieurs, les lois peuvent donner un moment d'éclat aux empires; mais les mœurs seules en assurent la durée: disons plus, les lois n'ont de force, de véritable utilité, que par les mœurs. Aussi leur rétablissement est-il un des premiers vœux de Léopold: et sous le meilleur des princes, le plus fortuné des peuples doit être le plus vertueux.

S'il est vrai qu'une licence effrénée accompagne toujours les longues guerres et le bouleversement des états; que l'extrême misère, comme l'expérience l'atteste, déprave les âmes; si les cœurs corrompus sont capables des plus horribles excès; enfin, si l'impunité multiplie les crimes et les coupables; hélas! avant Léopold, quel théâtre affreux de vices, de déréglemens étaient nos provinces! Mais jetons un voile sur le tableau de cette dépravation générale: fils barbares, est-ce à nous de divulguer les égaremens de nos

produire les plus florissantes, les plus sages lois, ou plutôt de quels maux ne sont-elles pas l'origine? Les assassins, les brigands sont punis, leur trépas diminue le nombre des sujets: en voit-on moins de vols, moins de meurtres? Le particulier s'enrichit: il en aime davantage la débauche, le faste, avant-coureurs certains de sa ruine prochaine. L'état se peuple; mais c'est de méchans. Eh! comment pourrait subsister une société composée de pervers? Avouons-le donc, messieurs, les lois peuvent donner un moment d'éclat aux empires; mais les mœurs seules en assurent la durée: disons plus, les lois n'ont de force, de véritable utilité, que par les mœurs. Aussi leur rétablissement est-il un des premiers vœux de Léopold: et sous le meilleur des princes, le plus fortuné des peuples doit être le plus vertueux.

S'il est vrai qu'une licence effrénée accompagne toujours les longues guerres et le bouleversement des états; que l'extrême misère, comme l'expérience l'atteste, déprave les âmes; si les cœurs corrompus sont capables des plus horribles excès; enfin, si l'impunité multiplie les crimes et les coupables; hélas! avant Léopold, quel théâtre affreux de vices, de déréglemens étaient nos provinces! Mais jetons un voile sur le tableau de cette dépravation générale: fils barbares, est-ce à nous de divulguer les égaremens de nos

ambition même, devient désintéressé, bienfaisant, s'approprie, si j'ose le dire, l'âme du prince; et le citoyen, servile imitateur des grands, ne trouvant plus en eux des hommes dédaigneux, trompeurs, se rend, à son tour, plus humain envers ses égaux; les vertus du chef se communiquent à la nation entière; ce sont des feux rapides qui courent d'arbre en arbre, et se répandent sur une forêt immense.

Au milieu de ces révolutions étonnantes, le caractère des Lorrains, dénaturé durant ce siècle d'infortune, qui précéda le règne de Léopold, se développait, se décidait insensiblement. De la culture assidue des arts, renaquit notre aptitude pour y réussir; du souvenir de nos misères passées, cette économie domestique, calomniée par nos ennemis sous le nom d'avarice; des encouragemens prodigués aux talens, cette émulation héréditaire et naturelle, qui de nos jours semble dégénérer en jalousie. L'activité, l'industrie réveillées et nourries par nos lois, devinrent des qualités nationales. On vit reparaître cette tendresse exclusive, ce dévouement mêlé de fanatisme, en faveur de nos princes, trésor sacré dont Louis à si justement hérité; Louis, ce monarque trop magnanime pour faire un crime à nos contrées de vouer encore au sang de leurs anciens maîtres une reconnaissance immortelle, en un mot, tout ce que vous

étiez alors, tout ce que vous êtes aujourd'hui, Lorrains, vous le devez à Léopold.

Mais osons le dépouiller du diadême, de la pourpre, de tout cet appareil de grandeur, vains ornemens qui cachent peut-être les défauts d'un corps défiguré; contemplons l'homme. Est-ce là ce prince de qui la politique fait le destin de la Lorraine et l'étonnement de l'univers? O candeur, ô simplicité vraiment digne des premiers âges! Que j'aime à le voir seul, et dès l'aube du jour, errant sur les places de cette capitale où tant d'édifices somptueux annoncent sa magnificence et sa générosité; au lieu d'une garde farouche, environné de l'amour des citoyens, dont la plupart lui sont connus, ainsi que César connaissait ses soldats; les appelant par leur nom, conversant avec eux comme avec ses pairs, caressant les fils dans les bras de leurs mères; bien différent de ces automates couronnés, qui, n'ayant rien d'un roi que l'orgueil et le titre, croiraient dégrader la dignité souveraine, s'ils daignaient regarder un sujet, et qui, descendus de leur rang, seraient en effet les plus vils des humains! Si je le suis auprès de son auguste épouse, j'admire avec transport, et les égards touchans qu'il lui prodigue, et l'attachement sincère qui l'unit avec elle. Ah! les tendresses de l'hymen sont-elles donc faites pour ces arbitres du monde? Et

ne dirait-on pas souvent qu'ils aiment mieux être malheureux, que de ressembler, même dans leurs plaisirs, au reste des humains ? C'est une amie, et non point une esclave, que Léopold veut posséder dans son heureuse compagne. Si le Ciel, sensible aux vœux de ses peuples, le fait revivre tant de fois dans les fruits de ses fortunées amours, il sera le modèle des pères, et les embarras du trône ne l'empêcheront point de cultiver, de ses propres mains, ces faibles arbrisseaux, sa plus chère espérance. Oh! qui ne verserait des larmes d'admiration, en voyant ce grand homme se métamorphoser en auteur, recueillir dans les bons ouvrages les maximes les plus capables de former l'âme, et d'orner l'esprit; rassembler celles que son expérience et son cœur lui ont dictées; les enseigner à ses enfans; les conduire lui-même dans nos temples, où, confondus dans la foule par ses ordres, ils apprennent, jeunes encore, cette vérité redoutable et trop ignorée des grands : que tout élevés qu'ils sont, les princes deviennent les égaux des autres hommes devant l'Auteur de la nature.

Laissez-les croître sous les yeux d'un si tendre père, ces nobles rejetons d'une race fertile en héros; bientôt ils effaceront la gloire de leurs ancêtres. Tu sera consolée, malheureuse Germanie : tu disais en

un autre Alexandre qui marche au combat : les Français mêmes, quoique ses ennemis, se voient forcés de chanter son courage. Plus loin, l'Ottoman frissonne et fuit à son aspect : les mères, dans Vienne triomphante, racontent à leurs enfans les exploits du second appui de l'Empire. Ici, Bruxelles, orgueilleuse de le posséder, admire en son protecteur un nouveau Titus. Les arts, rassemblés autour de lui, fleurissent à sa voix, impriment ses vertus dans la mémoire des hommes ; et le monde, en proie à tant de tyrans, s'avoue redevable à Léopold de deux héros véritables. Un jour, le Dieu qui préside au sort des états, comme s'il avait résolu de leur accorder toujours de bons rois, mêlera ce sang précieux au sang de tous les maîtres de la terre : la France, plus chérie de ce Dieu qu'aucun autre royaume, en recevra la partie la plus pure ; et le plus aimé des Bourbons, en adoptant la fille des Lorrains, confessera qu'il a trouvé une rivale dans l'art de conquérir les cœurs.

N'en doutez point, messieurs, le fils de Charles V lisait dans l'avenir cette grandeur éclatante, destinée à sa maison, et sa moindre gloire n'est pas de l'avoir préparée, d'en avoir rendu dignes tous ses enfans.

On nous dit sans cesse que l'amitié fuit les princes : maxime cruelle, mais qui ne peut concerner que les méchans couronnés : en effet, quel monarque

seulement ignore ses plaisirs ? Ne suffit-il pas, un instant pour s'instruire de la bonté d'un souverain, de demander : A-t-il des amis ? Ah ! que jamais on eut davantage que mon héros ? que fut meilleur ami ? Aussitôt à ses actions le sort d'annoncer un roi respectable, il se montrait aux confidens de son cœur, tel qu'il était sorti des mains de la nature : mêmes grâces, prévenances délicates, continue affectueuse, aimable sincérité, tout les enchaînait à Léopold. Garde d'un empressement, mais prompt à réparer l'oubli avec cet art qui nous rend plus chers ceux dont nous l'avons reçue, il leur faisait oublier le maître, se rabaissait à leur niveau, et vivait avec eux dans cette égalité que forme et nourrit l'union des âmes.

Accompagnons-le dans cette cour brillante, un des deux bouts du monde accourent les étrangers : quelle noblesse imposante, mais en même temps quelle urbanité ! Il écoute, et son silence donne de l'esprit ; il parle, et tous le monde admire la richesse, la supériorité des idées. L'artiste, le savant, le littérateur, le guerrier s'étonnent également de l'étendue, de la variété de ses connaissances ; il est cité grand dans tous les états. Homme-t-il quelqu'un d'une classe : persuadé qu'il en coûte bien plus aux âmes nobles délicates d'employer, de recevoir, qu'aux

âmes les plus avares de répandre des bienfaits, il n'attache pas aux siens cette humiliante et superbe pitié, cette morgue dédaigneuse qui fait trouver aux malheureux les secours accordés à leurs peines, mille fois plus cruels que leur infortune même. Léopold donne en roi, avec les ménagemens d'un sage et la tendresse d'un ami. Ses refus mêmes ont toute la douceur des largesses. Un seul de ses regards vaut une récompense. Avez-vous manqué de reconnaissance envers lui : s'il l'apprend : « Je ne puis, dira-» t-il, leur reprocher leur ingratitude, en les com-» blant de biens, c'est moi seul que j'obligeai ». Alarmé de sa générosité prodigue, si son ministre lui représente qu'il se ruine pour ses sujets; vérité singulière, mais plus rare encore dans l'histoire des princes : je l'entends qui s'écrie : « Ah ! j'en serai » bien plus riche, mes sujets seront plus fortunés ! » Qui sut compâtir davantage aux maux d'autrui ? qui garda plus de constance dans les revers ? La mort frappe entre ses bras un fils, cher et premier gage du plus beau lien; il le perd, et déjà ses jeunes mains aidaient un père à conduire les rênes de l'empire : toute la nation désespérée gémit et redemande aux Cieux une tête si précieuse ; Léopold seul dévore ses plaintes, et ne semble touché que des tristes regrets de son peuple. Mais les flammes embrâsent-elles ses

palais, plus faible cette fois, il arrose leurs débris de ses pleurs. Quel en est donc l'objet ? O grandeur ! ô tendresse ! ô que ma voix ne peut-elle en cet instant retentir autour de tous les trônes de l'univers ! Le fils des rois pleure la mort d'un artisan, qui, se précipitant à travers les feux, jaloux de former un passage à leurs tourbillons rapides, et de conserver au moins à son maître une moitié de ces pompeux édifices, a péri, victime de son zèle; il le pleure, et lorsqu'il a comblé de richesses et des plus nobles titres ses malheureux enfans, il ne croit point avoir payé la vie d'un citoyen si fidèle. Philosophe sensible, il chérit tous les hommes, les sert, et voit heureux de leur bonheur, effet glorieux de ses travaux.

Tel parut, durant le cours de ses années, ce mortel en qui le Très-Haut aimait à se montrer aux Lorrains. Ah ! si dans un âge où les fronts couronnés songent à peine qu'ils sont nés des protecteurs et non les fléaux de leurs semblables, il avait fait sortir de leurs ruines nos provinces abandonnées; si, non content de leur avoir sacrifié jusques à ses penchans, il les avait mises à couvert des assauts de la guerre, et familiarisé avec l'abondance, des peuples qui ne la connaissaient plus; si les arts, les mœurs, les lois, notre caractère même; si tout ce qui peut contribuer à la gloire, à la félicité des royaumes nous avait été

rendu par ses soins ; s'il était à-la-fois le père de l'état et du particulier, homme aussi parfait qu'habile souverain ; que ne devait-on pas encore attendre de lui ! Mais, hélas ! cet if stérile qui ne prête pas même un ombrage favorable à son cultivateur, survit à des siècles entiers ; et le palmier généreux, qui protège sous sa verdure le repos des pasteurs, et les nourrit en même-tems de ses fruits abondans, tombe après quelques hivers : parlons sans figure. Les tyrans coulent de longs jours, et les bons princes ne font qu'apparaître aux hommes. Le jour redoutable est venu : au midi de ses ans, Léopold voit s'approcher sa dernière heure. Il expire en proférant ces paroles ; écoutez tous, Lorrains, c'est Léopold qui parle ainsi : « Je meurs avec le regret de n'avoir pas fait à mon » peuple tout le bien que je pouvais lui faire ».

Il fut un pays où les sujets avaient le droit de juger leur maître au moment où la Providence rappelle les monarques, pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'assemblaient en foule autour de son corps, exposé sur les bords du tombeau. Celui-ci insultait à ce cadavre malheureux, en disant : Ma famille innocente fut empoisonnée par tes ordres ; celui-là s'écriait : Il m'a ravi mon bien ; cet autre : Les hommes étaient à ses yeux de vils troupeaux ; tous le condamnaient à devenir la proie des oiseaux

dévorans. Mais s'il avait été juste, alors toute la nation, les cheveux épars, jetant des cris affreux, se réunissait pour le pleurer et lui dresser de superbes mausolées : les orateurs faisaient retentir les temples du bruit de sa gloire. Eh bien ! le tems qui s'est écoulé depuis la mort de Léopold, nous donne le privilège dont jouissaient ces peuples. Nous n'avons point à craindre le ressentiment de ses fils. Son sceptre est brisé, son trône anéanti. Il est ici des citoyens de tous les ordres ; les uns ont vécu sous ses lois ; les autres ont appris, de leurs pères, l'histoire de son règne. Qu'ils se lèvent ; et vous, ombre de Léopold, sortez de la tombe ; venez recevoir le tribut de malédiction ou de louanges que vous doit cette auguste assemblée. Parlez, citoyens, parlez : cette grande ombre est ici présente. Qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Aucun de vous n'élève la voix ? Qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Par-tout où je porte mes regards, je vois des visages interdits, de vaines larmes couler ? Ingrats ! vous osez outrager votre bienfaiteur, par ce silence injurieux ! Parlez : qu'avez-vous à reprocher à Léopold ? Hélas ! je vous entends, vous n'avez rien à reprocher qu'au Ciel qui moissonna trop tôt ses jours. Pleurons donc. Ah ! pleurons sur sa cendre, célébrons tous cette ombre sublime que ma voix vient d'évoquer. Transmettez

à vos fils ce faible monument que j'osai lui vouer, comme le dépositaire fidèle des regrets et de la reconnaissance des Lorrains; et dites avec moi : Puisent les éloges des souverains être toujours aussi sincères, aussi bien mérités !

DIATRIBE

AU SUJET DES PRIX ACADÉMIQUES.

Je me promenais, ces jours passés, dans une forêt voisine de Paris, seul, les tragédies de RACINE en main. J'étudiais l'art de penser et d'écrire en vers, dans ces antiques chefs-d'œuvre qu'on lit encore avec avidité, lorsqu'on les sait par cœur. Ce plaisir me faisait oublier les langueurs de ma santé, et charmait l'ennui de ma promenade solitaire. Un jeune homme, prétendu poéte, errant dans cette forêt, je ne sais par quel hasard, le front rehaussé d'une couronne académique, daigna m'apercevoir et même m'aborder. Eh bien, me dit-il, d'une voix haute avant de me saluer, cadençons-nous toujours des vers ? Je le connaissais à peine : surpris qu'il ne s'informât point de ma santé, selon l'usage, je voulus lui faire sentir

le ridicule de ce début pédantesque. Je lisais, d'ailleurs, sur son front, dans ses yeux, l'impatience de de réciter des vers nouveaux-nés qui pesaient à sa mémoire, et j'étais fort aise de m'épargner le tourment de les entendre. Monsieur, lui répondis-je, je suis depuis long-tems valétudinaire. --- Nous avons fait au moins de la prose pour le concours de cette année ? --- Monsieur, hier encore je pensai mourir. --- J'arrive de la campagne où j'ai poli quatre épîtres philosophiques pour le concours de l'année prochaine ; maintenant je me délasse à composer une tragédie. --- Monsieur, mon médecin m'ordonne les bains et l'exercice. --- Vous tournez assez bien le vers, je suis jaloux de votre suffrage ; je vais vous lire une épître sur la Chimie, dans ses rapports avec l'Éloquence..... Ce sujet, sans doute, vous paraît admirable et bien académique ? Il me fut impossible d'échapper au supplice d'entendre cette lecture que j'avais d'abord, mais vainement, prévue. Son ouvrage récité, je gardais le silence. --- Qu'en pensez-vous, me dit-il ; ces vers ne sont-ils pas supérieurement tournés ? Je lui parlai encore de ma santé languissante ; mais il avait juré de ne point comprendre mes plaisanteries, et ne s'apercevait pas de ma répugnance à converser avec lui sur des objets littéraires. Ivre de ses vers, se prodiguant lui-même

l'encens que je ne lui donnais pas, sans cesse il répétait des tirade de son éternelle épître, comme pour avertir les passans qu'il était auteur. Je tentai plusieurs fois encore de détourner la conversation sur des choses étrangères à la poésie; mais quand je lui disais : Convenez, monsieur, que ce bois est magnifique; il me répondait : L'Académie aime les beaux vers. Enfin, désespérant d'engager ce candidat philosophe à changer d'entretien, je me vis, à regret, forcé de parler d'un art que tout le monde cultive aujourd'hui, et que peu de personnes étudient sérieusement.

Le poéte LAURÉAT continuait d'effrayer les oiseaux de ses vers; je l'interrompis, et lui montrant les chefs-d'œuvre que j'avais dans les mains, et qui m'accompagnent toujours dans mes promenades écartées, je lui dis froidement : Pour moi, Monsieur, je ne compose plus depuis que je sais étudier; mais si le besoin d'occuper et d'exercer mon esprit, réveille jamais ma première manie, je me garderai sur-tout de rimer des épîtres pour les combats académiques. Ce n'est pas la crainte de trouver des juges prévenus ou injustes, qui m'a fait embrasser cette sage résolution : je sais que nos sénateurs littéraires se piquent d'une justice incorruptible. Jamais les prix ne sont décernés avant que le concours soit ouvert;

jamais les combattans n'ont été d'avance connus de leurs juges ; jamais aucun des pairs du Parnasse ne s'est complaisamment chargé de lire lui-même, en présence de l'assemblée fatale, l'ouvrage d'un protégé, de le prôner, de le ramener sur le tapis vert, lorsqu'à la pluralité des voix, cet infortuné poëme aurait été proscrit ; jamais l'esprit de parti n'a fait rejeter les productions d'UN INSURGENT ANTI-PHILOSOPHE ; non, jamais Mesdames TELLES, qu'on accuse faussement de tenir bureau de philosophie, n'ont ARRHÉ les suffrages du parlement littéraire en faveur d'un adepte nouveau-né : ces faits sont incontestables ; si les railleurs les nient, les railleurs ont tort ; vous le savez, Monsieur, vous qui fûtes si justement couronné ; mais des motifs, fondés sur un amour-propre bien entendu, des réflexions saines sur la nature des ouvrages en vers que l'Académie honore de sa préférence, une foule de raisons plus puissantes les unes que les autres, décideront toujours l'homme jaloux d'une vraie gloire, et qui s'intéresse au sort de la poésie, à ne point se battre avec une troupe d'enfans pour la médaille périodique.

— Qu'il ne saurait obtenir ?

— Peut-être ; mais daignez m'accorder un moment de silence ; je n'ai point de vers à vous lire. Vous êtes persuadé, sans doute, que les couronnes

[illegible] [illegible] [illegible] [

de notre littérature, soient chargés de couronner avec pompe, en présence de l'élite de la nation assemblée, des empereurs de collège? Ainsi donc, ces juges si vantés ne sont pas seulement indifférens aux progrès de la poésie, mais ils dégradent encore les nobles mains qui les dispensent. Maintenant dites-moi s'il sied à l'homme sensé de descendre dans ce champ-clos littéraire, et d'y perdre des lauriers dont il pourrait faire un usage plus utile à sa réputation.

L'apprenti philosophe me regardait du haut de son orgueil, et dans sa colère académique, il me dit avec un air de mépris : « Je reconnais l'envie à » ce dernier coup. »

— Vous devez, Monsieur, reconnaître la vérité et l'amour d'un art que je vois à regret courir vers sa chûte, accélérée encore par cette émulation corruptrice qu'inspire aux jeunes auteurs le désir universel de conquérir une pomme dans ce jardin des Hespérides. Cette ambition puérile enracine de plus en plus le mauvais goût, dont le champ de la poésie est généralement infecté. En effet, parcourez les ouvrages en vers honorés du suffrage de l'Académie, depuis qu'un lauréat, prétendu immortel, crut tous les ans au Louvre, quoique tous les ans moissonné; que verrez-vous? Des déclamations vagues, un dessein, sans liaisons, sans but, des expressions plus

ve. emphatiques qui ne peuvent être appliquées à aucun genre. des profanes délivrés entièrement des entraves embarrassantes de la rime, mais toujours prosaïques. Les vertus n'ont pas besoin de se prouver. Sont-ils capables d'entendre vanter les démonstrations par des comparaisons? Chacun connaît les ouvrages d'autrui, au moins par leurs dispositions. ne se portent-ils pas, à peu près et de chûte en chûte, au dernier vers? Comment appellerez-vous ce discernement intuitif? Le Poëte: Elle est, à-la-vérité, souvent, encore en quelque sorte d'épître. mais ce second développement est écrit tantôt en style de tragédie, tantôt en style de la comédie, souvent du style de la satire. Or la comédie, qui contredoit à celui pas la tragédie, sont entrelacés le style de l'épître, comme de l'emphase: cette poésie n'est donc point une épître? Chaque genre a son style particulier: des mêmes pensées doivent être exprimées différemment dans des ouvrages d'un genre différent. tel trait est le mot propre dans une tragédie, qui ne l'est point dans une épître. Ces règles, semblent sur-le-champ, sont cependant d'un trop subtiles, sur-tout pour [illegible] de la Harpe, qui, cependant, se dit un [illegible] pour, cependant par ordonner LA HAUTE ET BASSE LITTÉRATURE. Tous les écrits du monde sont de même phénomènes, de même couleur, de même ton.

de notre littérature, soient chargés de couronner avec pompe, en présence de l'élite de la nation assemblée, des empereurs de collège? Ainsi donc, ces prix si vantés ne sont pas seulement indifférens aux progrès de la poésie, mais ils dégradent encore les nobles mains qui les dispensent. Maintenant dites-moi s'il sied à l'homme sensé de descendre dans ce champ-clos littéraire, et d'y perdre des lances dont il peut faire un usage plus utile à sa réputation.

L'apprentif philosophe me regardoit du haut de son orgueil, et dans sa colère académique, il me dit avec un air de mépris : « Je reconnais l'envie à » ce discours critique ».

— Vous devez, Monsieur, reconnaître la vérité et l'amour d'un art que je vois à regret courir vers sa chûte, accélérée encore par cette émulation corruptrice qu'inspire aux jeunes auteurs le désir universel de conquérir une pomme dans ce jardin des Hespérides. Cette ambition puérile entraîne de plus en plus le mauvais goût, dont le champ de la poésie est généralement infecté. En effet, parcourez les ouvrages en vers honorés du suffrage de l'Académie, depuis qu'un laurier, prétendu immortel, croît tous les ans au Louvre, quoique tous les ans moissonné; que verrez-vous? Des déclamations vagues, sans dessein, sans liaisons, sans but, des rapsodies plates

Une fausse élévation règne également dans toutes nos poésies. On craint de donner à son style cet air de familiarité noble ou naïve que les anciens recherchaient, et toujours inséparable du vrai, du naturel et du sublime. Gardez-vous de croire que cette familiarité de style rejette la nouveauté des expressions ou l'audace des métaphores. N'avez-vous pas cent fois observé que le peuple même emploie, dans la conversation, ces mots si hardis, si originaux, qu'ils vous paraîtraient encore présomptueux dans un ouvrage du genre le plus élevé? Mais le style peut être emphatique, sans être original, ni hardi. Tel est le style de cette déclamation épistolaire dont je vous parle. D'ailleurs, a-t-elle un but marqué? Oui, sans doute, répondra M. DE LA HARPE, c'est de montrer LES CARACTÈRES distinctifs du poéte, les signes auxquels ont doit le reconnaître. O le plaisant auteur, qui d'un sujet d'ode, va faire une épître empoulée! Et cette pièce de lignes mal rimées sur la navigation, quel nom lui donnerez-vous? M. DE LA HARPE a bien pu la baptiser du nom fastueux d'ode; mais le style, la marche, le plan, le sujet même de cette rapsodie annoncent-ils une ode? A la vue de ce titre vague, LA NAVIGATION, vous imaginez d'abord que l'auteur va composer un poême didactique, ou quelque traité sur la marine. M. DE

... Hasard a beau s'écrier sans cesse : « Je ne connois que vous-même ! Le docteur ne répond : J'entends, je vous en remercie ; que je sois pauvre, infirme, persécuté, pour lorsque Pétrone est exposé devant le peuple, chacun est libre pour toujours de lui ; mais cette ode de Pétrone enchante tout le monde ; cette ode est pour la RAISON, parce que l'enthousiasme ne peut se pervertir ou s'éteindre longtemps ; une ode ne peut être inconvenante, comme choses vous-même dans les ouvrages des autres genres dont on a pu parler vers. Les esprits en général sont plus faibles, plus dans une foule de circonstances communes, plus entraînés dans les différentes modifications, de sentiments moraux, sont également reprouvés par ce genre. Ainsi je me garderai bien d'imiter ces romans qui, tout à coup, composent des odes sur l'AMBITION, ... JALOUSIE, l'INTOLÉRANCE, etc. Les POÈTES anciens, dans ce genre, sont les MODÈLES à toujours vous des odes modernes. Il est clair que un auteur de donner le particulier est l'âme de ces chants, c'est là qu'il faut étudier la pompe des images, l'ordre des mouvements et des expressions, l'harmonie des pensées, c'est là que VOUS DEVEZ LIRE LE TEXTE DE PEINDRE [illegible] DE POÉSIE.

Le voyage de Condorcet qui [illegible] a mauvais sur ceux de Jacques [illegible] que M. de [illegible]

HARPE qui ne cesse d'étaler dans sa gazette l'affiche du savoir, eût choisi ce sujet. Alors les détails de la navigation entreraient dans le corps de l'ouvrage, comme des ornemens accessoires; les descriptions, ménagées avec art, seraient, comme elles doivent l'être en effet, une sorte de délassement pour le poéte, fatigué d'une inspiration trop suivie, et pour le lecteur, souffrant de le voir sans relâche lutter avec le Dieu qui l'agite et l'opprime. Autant de fois que vous ne prendrez pas pour guides ces principes invariables, autant de fois vous ferez, au lieu d'une ode raisonnable, une déclamation puérile et semblable à celle que M. DE LA HARPE a rimée sur la navigation.

Il est inutile de vous citer tous les ouvrages couronnés qui sont des monstres académiques, sans formes et sans nom. On ne doit pas être étonné qu'un essaim de jeunes auteurs qui font d'abord des vers par manie, ensuite par habitude, sans avoir jamais étudié l'art difficile qu'ils dégradent; on ne doit pas être étonné, dis-je, qu'ils produisent au concours des avortons de poëmes, dont personne ne peut deviner le genre et le dessein; mais ce qui surprend les gens de goût, c'est de voir l'Académie justifier ce désordre littéraire; en accordant une préférence scandaleuse à ces poésies vagues et sans objet. C'est ainsi qu'elle a rendu funeste aux lettres une institu-

sur les bancs de leurs précepteurs, et n'offrent pour tribut annuel à votre immortelle compagnie, que les rapsodies sans nom. Que le sujet et le genre des ouvrages admis aux combats littéraires dont vous êtes les juges, soient discernés d'être libres; les poèmes qui vous seront présentés seront moins vagues, et le public enfin saura quel nom leur donner; d'ailleurs, quelques grands hommes que vous soyez, vous êtes hommes enfin; dans cette multitude d'ouvrages différens de genre et de sujet, il est presque impossible de choisir celui qui mérite la préférence; vous pouvez vous tromper; et pour être une erreur, un choix mal fondé ne cesse pas d'être une injustice. Mais quand les athlètes académiques seront astreints à traiter le même sujet, vous pourrez facilement comparer leurs productions, déterminer celle dont le mérite sera supérieur au mérite de ses rivales, et vous serez juges plus à votre aise.

L'Académie a, dit-on, ses années d'indulgence et ses années de sévérité. Plus d'années d'indulgence; l'indulgence nuit aux vrais talens, parce qu'elle les rend paresseux et moins difficiles sur leurs productions: les talens médiocres n'en méritent point, il faut les étouffer: quiconque ne fait point honneur aux lettres, les dégrade.

La cime, approuvée et méprisée universellement,

reclame votre appui ; elle n'est point un ornement accessoire dans notre poésie ; une mauvaise rime est un solécisme en vers ; c'est sans fondement que nos auteurs rejettent sur elle la monotonie de leurs écrits. Les Latins rimaient comme nous, si ce n'était point par les sons, c'était par la prosodie. Ces dactiles, ces spondées qui reviennent sans cesse à la fin de leurs vers alexandrins, ne sont-ils pas de véritables rimes? Venges donc la rime française ; accoutumez à son joug cette jeunesse encore docile ; qu'un ouvrage mal rimé n'obtienne jamais le prix : on peut, sans injustice, présumer plus de talens dans un poète esclave de la rime, que dans celui qui la néglige, parce que l'exactitude des rimes annonce un travail obstiné, et la fidélité aux principes des anciens. Mais que la raison soit encore plus sacrée que la rime ; rejetez sans pitié les ouvrages qui n'auront point le style propre au sujet ; que les gens de goût ne soient plus condamnés au supplice de lire des épîtres chantées avec l'enthousiasme de l'ode ; et des odes écrites avec la simplicité didactique de l'épître. Vous êtes responsables envers la nation, du goût des poètes naissans ; épargnez aux amateurs de la poésie les volumes d'ennui dont ils sont menacés par cette jeunesse, héritière du faux esprit des grands hommes du jour, et que le plus beau, le plus utile des arts refleurisse par vos soins.

tion qui pouvait contribuer à leurs progrès. Ces jeunes auteurs étaient nés peut-être avec de grands talens pour la poésie ; mais vos couronnes ont tenté leur ambition : d'abord ils ont perdu un tems précieux pour l'étude, à combattre infructueusement. Dominés par cette fausse idée qu'un prix obtenu peut commencer une réputation, impatiens de leur obscurité, irrités par leurs défaites, ils se sont obstinés dans leur ambition, et pour vaincre, ils ont cherché à modeler leurs ouvrages sur les ouvrages victorieux, à conformer leur goût ou goût de leurs juges : une victoire leur a donné le désir d'une autre victoire. Ainsi, de prix en prix, ils ont vieilli en faisant des efforts pour corrompre leur goût, et sont parvenus en effet à dépraver les talens dont la nature les avait enrichis. Je vous parle, Monsieur, avec franchise ; vous pouvez dénoncer un jeune audacieux à la vengeance de l'Académie. Je la respecte infiniment ; mais plus je l'honore, plus je dois croire qu'elle me pardonnera mon zèle pour la poésie. Je suis même persuadé que plusieurs de ses membres gémissent comme moi sur le mauvais goût des ouvrages qui sont soumis à leur décision : si toutefois ils s'offensent, par esprit de parti, de ces observations que vous pouvez leur communiquer, j'en suis consolé d'avance. « J'aime » beaucoup Platon, mais plus la vérité ».

--- C'en est trop ; quelle rage avez-vous de diffamer nos couronnes, et que vos diatribes sont longues !

--- Comme vos épîtres, je l'avoue.

--- Ainsi, pour le bien de la poésie, vous proscrivez nos jeux littéraires.

--- Non, Monsieur, les encouragemens pour les gens de lettres ne sont déjà que trop rares. Je souhaite, au contraire, que vos lauriers croissent avec quelques branches d'or de plus. N'est-il pas scandaleux que l'imprimeur de l'Académie, s'appropriant les ouvrages couronnés, soit pensionné aux dépens des poétes qu'elle daigne illustrer par son suffrage ? ils combattent pour un prix ; ce libraire seul l'obtient : mais je souhaite en même-tems qu'elle rende utiles aux lettres ces luttes poétiques.

Si j'avais comme vous, Monsieur, l'honneur d'approcher des immortels, j'oserais leur dire : Souverains seigneurs du Parnasse, il n'est point en votre pouvoir de réformer la génération présente des rimeurs ; mais comme la jeunesse littéraire débute presque toujours par solliciter les couronnes dont vous êtes les dispensateurs, vous pouvez former au bon goût une génération nouvelle, et préparer à la poésie un règne plus brillant. Abandonnés à leur génie encore enfant, ces poétes futurs se perdent

Le défenseur des prix académiques affectait de m'écouter avec indifférence. A ces vaines déclamations, me dit-il, qui ne vous reconnaîtrait pas ? Oui, vous êtes ce satirique qui diffama son siècle en vers imposteurs. Tous les ouvrages modernes sont à vos yeux médiocres ou détestables ; vous n'aimez rien.

— Monsieur, c'est que mes ennemis composent et que mes amis savent lire.

A cette réponse inattendue, il fronça le sourcil, et partit sans me dire adieu.

J'ai l'honneur d'être, etc.

GILBERT.

RÉFLEXIONS

DE M. GILBERT,

Sur sa satire du Dix-huitième Siècle.

Les gens du monde semblent avoir fait une ligue avec nos prétendus philosophes, pour décrier la satire. De nos jours on croit sans peine à la vertu d'un auteur licencieux qui se déclare athée; mais on doute, au moins en apparence, qu'un satirique puisse être honnête homme; comme si la vie seule de Boileau ne suffisait pas pour démentir cette opinion affectée, moins outrageuse encore à sa mémoire, qu'à celle de Louis le Grand, des Lamoignon, des Colbert, des Condé, et de tant d'autres personnages illustres qui l'honorèrent d'une estime particulière et de leurs bienfaits. Ces diffamateurs ont-ils oublié que ce critique inexorable donna autrefois l'exemple d'un trait

de générosité (1) qu'ils ont loué avec enthousiasme dans une souveraine ?

Pour nous, qui faisons gloire de cultiver après lui le seul genre de poésie dont l'utilité serait vainement désavouée, malgré le respect que nous devons aux oracles des novateurs du tems, appuyé de l'autorité d'un écrivain si judicieux, nous soutenons, au contraire, que quiconque blâme la satire, est un homme dupe des opinions d'autrui, un sot à prétentions, ou une âme corrompue. Les citoyens vertueux, les esprits sains et vraiment éclairés, ne la redoutant pas, l'ont toujours approuvée. Leurs entretiens sont la censure continuelle des mœurs dépravées et du mauvais goût : le satirique n'est, en un mot, que l'interprète de leurs plaintes ou de leurs jugemens.

Ce sont ces hommes, dont le suffrage seul peut nous flatter, qui défendirent LE TABLEAU DU

(1) On sait que Boileau acheta la bibliothèque de Patru, célèbre avocat, réduit à l'indigence sur la fin de ses jours, et lui en paya le prix, qui était assez considérable, à condition que ce dernier la garderait toute sa vie.

C'est ainsi que l'impératrice de Russie avait acheté la bibliothèque de M. Diderot.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE du mépris dans lequel la cabale philosophique prétendait l'ensevelir. Leur indulgence encouragea nos faibles talens, et nous avons recueilli leurs voix pour corriger cet ouvrage que nous venons de soumettre une seconde fois à leurs lumières. Malheur à nous si jamais nous désirons les applaudissemens des sophistes modernes : attaqués dans nos vers, ils doivent armer contre notre vie la persécution et le mensonge; l'intolérance et le fanatisme se sont réfugiés dans leur secte. Mais nous opposerons à leurs calomnies une constance éprouvée. Le génie peut nous manquer, et non le courage. Pensent-ils d'ailleurs que la honte ou l'honneur des gens de lettres soient dans leurs mains ? Leurs impostures ont-elles diffamé le critique célèbre (1) à qui la première de ces satires est adressée ? Tant qu'il a vécu, les âmes intègres que la contagion des mauvais principes n'a point infectées, ont payé ses travaux d'une considération flatteuse. Maintenant que la mort vient de l'enlever à la littérature, leurs regrets ne craignent pas d'éclater; et nous, qu'il plaçait au rang de ses amis, inconsolables de sa perte, en voyant une foule de gens de bien mêler hardi-

(1) Feu M. Fréron.

ment leurs pleurs aux nôtres, nous disons aux soi-disans philosophes : Calomniateurs ennemis de la satire, apprenez par cet exemple que vos cris et vos libelles ne déshonorent que vous-mêmes.

LETTRE

A M. IMBERT.

Vous avez raison, Monsieur : pour être aujourd'hui distingué de la foule des écrivains, poète et prosateur infatigable, il faut s'exercer dans tous les genres de littérature, entasser volumes sur volumes, et ne pas laisser au public, si j'ose m'exprimer ainsi, le tems de respirer : la célébrité est la récompense de l'auteur le plus fécond, et non de l'auteur le plus excellent. Aussi serait-il impossible de citer un siècle qui ait produit autant d'ouvrages savans et littéraires, que le nôtre en a vu paraître. Le dernier des rimeurs modernes peut se vanter d'avoir plus écrit que le premier génie du siècle passé, et faire graver en lettres d'or au bas de son portrait : JE SUIS UN AUTEUR UNIVERSEL.

Mais cette célébrité que l'homme de lettres ac-

quiert par la multitude et la variété de ses productions, la conserve-t-il dans la postérité ? Non, sans doute ; et l'on connaît les disgrâces tragiques de nos beaux-esprits si vantés. Leur réputation survit à peine à leur savante personne ; et pour ne parler que de FONTENELLE et DE LA MOTTE, malgré tout leur mérite, combien sont-ils déchus de leur haute renommée ? D'ailleurs, Monsieur, quels ont été les fruits de cette manie générale d'écrire sans fin, de se transformer en auteur à cent têtes ? la corruption du goût, le mépris des règles, la décadence des lettres, l'avilissement des écrivains mêmes : cette assertion ne serait pas difficile à prouver, et je me propose de la discuter avec vous dans notre premier entretien littéraire.

Au milieu de cette contagion qui s'est répandue sur le Parnasse, que fera donc un homme à qui la nature a refusé cette prodigieuse facilité d'écrire, dont elle a doué tous les grands génies de notre âge, et qui, par un goût gothique et bizarre, méprise assez leur fécondité, pour ne la point envier, à moins que, semblable à la vôtre, elle ne nuise pas à la beauté de leurs ouvrages ? Ce qu'il fera ? S'il est possédé de la fureur de rimer, qu'il ne puisse absolument se vaincre, il doit choisir parmi les genres de poésie, le plus analogue à son caractère, le plus

facile ; le genre lyrique, par exemple, et s'y livrer tout entier. Lorsqu'avec de longs efforts il aura composé quatre Odes passables, je lui conseille de les envoyer successivement à l'Académie. Elle daignera peut-être en lire huit vers. N'a-t-elle pas lu une stance entière du JUGEMENT DERNIER ? Flatté d'apprendre un si beau succès, vite, qu'il coure chez l'imprimeur ; que ses œuvres soient mises au jour. Si les gens de goût, en les parcourant, disent : « Ce jeune homme ne manque pas de talens... » non... Mais pourquoi faire toujours des bagatelles, » comme des Odes ?... que n'entreprend-t-il un grand ouvrage ? » Je soutiens, Monsieur, que, fût-il ROUSSEAU, ce laborieux poéte doit être satisfait : car enfin, si ROUSSEAU a, de son aveu même, séché souvent six mois sur les strophes d'un cantique, notre stérile rimeur s'est épuisé certainement durant deux mortelles années sur ses quatre Odes. Eh ! bon Dieu ! je connais tel auteur qui, en moins de tems, aurait fait une Encyclopédie. Cet effort n'est-il pas bien plus glorieux.

Vous devinez aisément, Monsieur, qui je veux peindre dans ce rimeur obscur. Oui, c'est votre [illegible] même, le plus sincère de vos admirateurs : [illegible] recevrez sous peu de jours ses nouveaux es[illegible] pindariques. Si le public les dédaigne comme

il a dédaigné LE JUGEMENT DERNIER, je bénis mon heureuse stérilité ; mais, pour être au comble de ses vœux, il faudrait que ma muse eût composé *Páris*.

OBSERVATIONS

DE M. FRÉRON,

SUR LES ÉCRITS DE M. GILBERT.

OBSERVATIONS

DE M. FRÉRON,

SUR LES ÉCRITS DE M. GILBERT.

DÉBUT POÉTIQUE. (1)

Ce titre est mal énoncé ; car LE DÉBUT D'UN POÈTE peut n'être pas POÉTIQUE. Cependant cette vérité ne regarde point M. GILBERT, qui, dans les essais qu'il nous donne, annonce les plus heureuses

(1) M. Gilbert ayant intitulé ses premiers écrits, DÉBUT POÉTIQUE, c'est sous ce titre que M. Fréron et les autres journalistes en ont rendu compte, mais comme on a imprimé indistinctement et sans ordre de publication, les œuvres de cet auteur, depuis sa mort, on a pris soin d'indiquer les pages des Pièces où il est fait mention de ces jugemens.

dispositions. La première pièce que ce recueil nous présente est une héroïde de DIDON A ÉNÉE. On voit que l'auteur a bien lu le quatrième livre de l'Énéïde, et qu'il en a saisi les beautés, non en copiste servile et rampant, mais en émule libre et noble. Tous les caractères de l'amour, jalousie, fureur, désespoir, menaces, imprécations, sensibilité, prières, larmes, etc., sont exprimés dans cette HÉROÏDE avec beaucoup de force et de vérité.

Insensé ! de quel prix peut donc être à tes yeux,
Cet empire brillant où t'appellent les Dieux,
S'il te faut . . . . . .
Voyez Tome I, page 80.

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
Va . . . . . .
V. t. I, p. 84.

Ce dernier vers est une heureuse imitation de celui de Virgile :

« Non ignara mali, miseris succurrere disco ».

DIDON emploie pour attendrir ÉNÉE tous les ressorts que l'amour et sa situation lui suggèrent.

Qu'ai-je fait ? malheureuse ! A quoi suis-je réduite ?

Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite ;
Vingt rois . . . . . .
V. t. I, p. 87.

Parmi les différentes Pièces de M. GILBERT, on distinguera sur-tout LE CRIMINEL, ÉPITRE HÉROÏQUE ET MORALE DE DORVAL A SON FRÈRE MÉLIDOR. Ce morceau est plein d'énergie et de pathétique ; on ne peut le lire sans frissonner. DORVAL est un de ces hommes frivoles et pervers que le libertinage conduit au crime. Après avoir ébauché le tableau de ses désordres, il en vient à l'horrible égarement où il tue BÉLIDOR son ami, son bienfaiteur, un vieillard respectable, un brave officier qui lui avait conservé la vie à Fontenoy.

C'est dans mes entretiens qu'il cherchait ses plaisirs,
Et les siens jusqu'alors bornant tous mes désirs,
Commençaient . . . . . .
V. t. I, p. 153.

Les terreurs du crime sont bien peintes dans les vers suivans :

La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit :
Partout . . . . . .
V. t. I, p. 158.

BÉLIDOR s'offre à ses yeux, découvre son sein, et lui montre sa blessure mortelle.

Il disparaît, et moi, je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain, ...
V. t. I, p. 159.

On trouvera encore de fort belles choses dans la MARQUISE DE GANGE A SA MÈRE. Rien de plus terrible que l'histoire de cette MARQUISE : elle est rapportée dans les Causes célèbres. Le pinceau de M. GILBERT n'a point affaibli l'horreur de cet événement tragique. Les autres pièces de ce Poëte débutant ne sont point sans mérite : il en est une qui fait autant d'honneur à son âme qu'à son esprit; c'est la RECONNAISSANCE, STANCES A M. D'ARNAUD. M. GILBERT, né sans fortune et malheureux, a frappé à la porte de plusieurs gens de Lettres, les uns riches, les autres aisés; il s'est adressé de préférence à ceux qui prêchent le plus l'humanité dans leurs écrits; tous ont refusé très-humainement de le secourir. M. D'ARNAUD seul lui a tendu une main bienfaisante, et c'est pour l'en remercier que le poëte sensible lui adresse ces STANCES; je ne citerai que celle-ci qui finit par un vers très-heureux, et dont la pensée n'est que trop vraie.

N'altère point ma voix, maxime si commune,
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas :
C'est un crime à rougir, jamais à l'infortune ;
La peur d'être abusé ne fait que trop d'ingrats.

V. t. I, p. 71.

Ce courage de la reconnaissance est digne des plus grands éloges.

La plus remarquable de ces pièces est un chant de la mort d'ABEL, poëme de M. GESSNER, que M. GILBERT projette de nous donner en vers français. Cet essai, où il se trouve des détails supérieurs, tout l'engager à poursuivre son entreprise. Le chant dont il est ici question, est celui où CAÏN exécute son crime. Ce chant quoique isolé, renferme une action complète, et la lecture en est très-intéressante. Le cruel CAÏN a entendu MÉHALA, son épouse, pleurer et gémir toute la nuit ; avant le jour il se lève :

Il erre sans dessein, et sa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd . . . . . .

V. t. II, p. 2.

Il aperçoit un homme sur un rocher vermeil ; il s'approche ; il reconnaît le sommeil : et toi, ajoute-t-il,

Frère, dont l'existence a tant d'abondance,
Tu dors au bruit des fruits . . . . . .

V. t. II, p. 5.

Le fier AVARICIEUX, cet ange des ténèbres, qui a conjuré la perte du malheureux CAIN, sait se prêter aux adoucissements, il veut surpasser les artifices de SATAN même, et tromper le sommeil de CAIN par des images séduisantes.

Un songe affreux lui peint des compagnons inconnus.
Ou de chasse couverts . . . . . .

V. t. II, p. 5.

CAIN voit ensuite une plaine émaillée de fleurs que traversaient en serpentant des ruisseaux d'eau vive : il voit des bocages enchanteurs, des bosquets d'orangers toujours verts. Les descendans d'ABEL s'y assemblaient avec de jeunes bergères sous la voûte d'un treillage de myrthe et de chèvre-feuille ; de doux breuvages pétillaient dans des coupes d'or, et des fruits parfumés flattaient en même tems le goût et l'odorat. Ces mortels heureux faisaient dans leur ivresse, retentir les lieux d'alentour des sons de leur

[illegible] et de leurs enfants misérablement. Abner [illegible] se levé [illegible] la guerre contre [illegible] pour aller au-devant [illegible] avec soixante hommes. [illegible] au premier [illegible] [illegible] armées des mêmes [illegible] de ses compagnons [illegible] avec [illegible] et [illegible] compagnon Caïn vint [illegible] [illegible] à rencontrer dans ses voies : ses compagnons passèrent dans [illegible] [illegible] et leurs [illegible] [illegible] et marchant [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] d'Abel, comme un troupeau [illegible] [illegible] et [illegible] [illegible] Caïn [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

plutôt qu'il a créé, est celui où l'orgueilleux ANANALEC s'applaudit du crime qu'il vient de faire commettre.

Des maux qu'il a causés le démon orgueilleux,
Se lève, ...
V. t. II, p. 14.

Il faut convenir que ce passage est digne de MILTON. Si M. GILBERT en produisait souvent de pareils, et qu'il pût parvenir à se former un style plus soutenu, je ne serais pas étonné qu'il se fît en peu de tems une grande réputation. Ce beau discours, ainsi qu'un autre non moins énergique que tient ANANALEC, ne se trouvent point dans GESSNER. M. GILBERT me paraît avoir un très-grand talent, et, dans la foule de nos jeunes prétendans à la poésie, c'est peut-être celui qui mérite le plus qu'on le distingue et qu'on l'encourage. Il ne lui manque que d'être moins indulgent à lui-même, et de consulter des amis éclairés et sévères.

LE POÈTE MALHEUREUX

[illegible]

comme a vécu son père ; il se voit bientôt forcé de haïr l'homme avant que de le connaître. On lui répondra sans doute : on aime et l'on admire les talens, et le génie renverse tous les obstacles.

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur !
Quel que soit mon orgueil, ...
. . . . . .
Donnez-moi des pinceaux. . . . . .

V. t. I, p. 25 et 26.

Envain son père lui montre toutes les épines dont est semée la carrière qu'il veut parcourir ; il n'en reçoit d'autre réponse, sinon : donnez-moi des pinceaux.

L'homme brille un moment, et la tombe dévore
Les titres fastueux dont on fut décoré,
Nos maux, ...
. . . . . .
J'y consens ; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

V. t. I, p. 27.

Voilà quel ton l'auteur a pris dans ce poëme. On y remarque de tems en tems des vers qui décèlent le plus grand talent. Tantôt il regrette les prestiges

de son enfance. Ah ! dit-il, revenez me séduire encore.

Pour les infortunés, espérez, c'est jouir, ...
V. t. I, p. 29.

Ensuite, en parlant des dégoûts dont les hommes accompagnent leurs largesses :

Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui . . . . . .
. . . . . .
Quoi ! je porte un cœur noble, et d'un ami plein d'effroi,
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure !
Le dernier des mortels est plus heureux que moi !
Ah ! heureux ces pinceaux ! . . . . . .
V. t. I, p. 30 et 31.

Je demande si l'on connaît beaucoup de poëmes académiques où il y ait de pareils vers ? Il est vrai qu'il y a des inégalités dans celui-ci, que le plan n'est pas assez suivi, ou plutôt qu'il n'y a pas assez de plan ; mais il a un avantage qui doit l'emporter sur tout, c'est un talent décidé ; et je préfère un ouvrage où il y a des fautes et du génie, à ces productions froidement didactiques dont il est aussi

difficile d'apercevoir les beautés que les défauts. Enfin, je ne donne point mon sentiment comme un arrêt, je puis me tromper; mais il me paraît que l'auteur de ce poëme méritait beaucoup d'encouragement, et que, si les endroits répréhensibles ont empêché l'Académie de le couronner, elle aurait pu du moins, sans se compromettre, en faire une mention très-honorable.

LE JUGEMENT DERNIER.

Ode qui a concouru au prix de l'Académie Française pour l'année 1775.

QUELLES sont les qualités que l'on exige dans une belle Ode ? Suffit-il de coudre les unes aux autres des rimes passablement sonores, et de se traîner péniblement dans une trentaine de stances lourdement didactiques ? Non, il faut, dans ce genre, qu'on demande plus que tout autre un véritable poète, de grands mouvemens, de belles images, du feu, de l'imagination, de l'enthousiasme : il faut un heureux choix de mots, de la rapidité, de l'élévation dans le style et beaucoup d'harmonie. On trouvera une grande partie de ces qualités dans l'Ode que j'annonce. Le sujet est riche : il a été traité bien des fois : mais M. Gilbert a su en tirer des beautés nouvelles. Son Ode commence par une espèce de dialogue entre un homme juste et un impie.

Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus,
Justes, vous avez dit : . . . . . .
V. t. I, p. 94.

Je ne connais rien de plus beau, ni de plus hardi que la tournure des cinq premières strophes ; c'est-là le vrai style de l'Ode, qui ne supporte pas ces transitions froides, réservées à des traités méthodiques en prose. Ce qui me paraît sur-tout un trait de génie, c'est l'arrivée du jugement universel qui sert de replique aux discours de l'impie. « Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense » est un vers imitatif de la plus grande beauté.

O Sion ! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme . . . . . .
V. t. I, p. 96.

Cette strophe et les deux suivantes paraîtront aux connaisseurs dignes de nos plus grands lyriques. A ces images effrayantes, le poéte oppose des peintures plus douces.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?
Ciel ! malgré moi, ...
. . . . . .
A peine mon regard voit, ...
V. t. I, p. 97 et 98.

« Mon regard voit », est une expression vicieuse; à cela près, ce morceau peut passer pour un des plus parfaits dans son genre. La mélodie, le mélange des vers, les sentimens, tout y est délicieux. Ce n'est pas que l'ouvrage de M. GILBERT soit soutenu d'un bout à l'autre : parmi les morceaux que je n'ai point rapportés, il y en a de très-faibles; il s'en faut bien que ce jeune auteur se laisse toujours éclairer par le goût : mais, au milieu de ces défauts, il y a des endroits sublimes et qui marquent le plus grand talent. Je n'en citerai plus qu'un exemple. L'auteur, dans la dernière strophe, veut peindre la fin des âges. L'ÉTERNEL, dit-il, a brisé son tonnerre inutile :

Et d'ailes et de faulx dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Tems dort immobile.
V. t. I, p. 98.

Cette image est assurément une des plus grandes et des plus importantes qui se soient jamais présentées à l'esprit d'aucun poëte, et de telles beautés, ce me semble, doivent racheter bien des négligences. J'ai entendu demander si des juges sévères pouvaient décerner le prix à des Pièces où les inégalités sont aussi marquées. Pour moi je l'avoue, je préférerais ces

sortes d'ouvrages, où de grands défauts sont compensés par des beautés du premier ordre, à ces productions compassées qui glacent et pétrifient le lecteur par leur éternelle médiocrité. Les mêmes personnes apparemment auraient demandé si CORNEILLE pouvait avoir le prix sur CAMPISTRON. Quoiqu'il en soit, on remarquera qu'on n'a seulement pas daigné faire mention de l'Ode de M. GILBERT à la séance de l'Académie.

ÉLOGE DE LÉOPOLD,

DUC DE LORRAINE.

L'ORATEUR [illegible]

[illegible] d'éloges [illegible]

qu'il célèbre; l'entreprise, il est vrai, serait plus difficile à remplir; mais aussi ce serait épargner aux lecteurs bien des redites. Quant à la partie du style, le discours de M. GILBERT renferme un grand nombre d'expressions et de métaphores qui ne seront point avouées par le goût; du reste il annonce dans son auteur de l'esprit, de l'imagination, du talent.

ODES NOUVELLES.

En voici quatre nouvelles du même auteur. La première est adressée au roi ; elle n'a point de titre. M. Gilbert aurait pu l'intituler la Décadence des lettres. Il s'y plaint en effet du mépris où semblent tomber les Muses dans ce siècle dédaigneux et blasé sur tout. Son début est plein d'une noble fierté :

Moi prodiguer aux grands de serviles hommages,
Et dans mes humbles vers . . . . . .
V. t. I, p. 106.

Après une autre strophe, où il reproche à ces Dieux de bronze de dormir sur leurs autels tandis qu'on les réclame, et de déshonorer leurs insensés adorateurs, heureux, s'écrie-t-il :

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux consacre ses années,

Ignorant le désir . . . . . ,
V. t. I, p. 106.

Le poëte invite les Muses à fuir des lieux où leurs voix sont méprisées, et à se refugier dans les forêts qui servent d'asile aux Sauvages. Les Muses ont jadis civilisé l'univers que nous habitons, changé les déserts et les rochers en palais fastueux; elles ont fait naître les empires, les cités, les mœurs, les lois, et donné à l'Europe l'empire sur les autres parties du monde.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore :
Tremble, Europe; . . . . . .
V. t. I, p. 108.

Restez, Muses, poursuit l'auteur, continuez d'embellir nos contrées; la France relève vos autels : un jeune monarque vous marque une place près de son trône, ainsi qu'aux vertus.

C'est dommage que cet Ode, où l'on trouve de beaux détails, finisse par une strophe aussi faible que celle-ci.

Par lui de l'HÉLICON l'indigence bannie
N'osera plus trancher les ailes du génie;

Prompt à toucher le ciel de son front radieux,
Il commande ; et suivis d'un respect légitime,
Voyez les arts, par son estime,
Vengés d'un mépris odieux.

V. t. I, p. 109.

Je n'aime pas trancher les ailes, ni prompt à toucher. De plus, les mots respect légitime, suivis de son estime, ne sont rien moins que poétiques. Du reste, on ne peut méconnaître un talent marqué dans les autres strophes que je viens de citer ; il y a sur-tout un ton très-lyrique et qui approche beaucoup de celui de ROUSSEAU ; il y a aussi de la noblesse, de l'harmonie, de très-belles expressions. On pourrait seulement reprocher à cette pièce d'être un peu trop courte, le sujet étant des plus féconds et des plus riches.

Celle qui la suit est adressée à M. le Prince régnant de SALM-SALM. L'auteur expose d'abord cette vérité incontestable, que ce n'est point l'étendue des états qui fait la grandeur des souverains. ROUSSEAU, dans une Ode au prince EUGÈNE, prouve en très-beaux vers que les favoris d'APOLLON sont les seuls distributeurs de la gloire. M. GILBERT développe à-peu-près la même idée dans les dernières strophes

de la sienne ; il avance que les Muses ne louent jamais un roi sage, sans lui faire un nom fameux.

Mais qui pourrait prétendre à ce tribut d'estime,
Quand les Muses n'ont point, ...
V. t. I, p. 113.

Cette strophe très-certainement n'aurait point déparé l'ouvrage de notre premier lyrique. Le dernier vers sur-tout est sublime, moins encore par la pensée que par l'expression.

La troisième Ode de ce recueil a pour sujet LA MORT DE LOUIS XV. Elle est adressée à messieurs les Officiers du régiment du roi. Le deuil et la consternation causés par le triste événement que le poète célèbre, sont très-bien rendus dans cette pièce.

Le guerrier même apprend à répandre des larmes :
Des couleurs de la nuit . . . . . .
V. t. I, p. 114.

Cette pièce finit par une prosopopée de LOUIS XV aux Officiers de son régiment.

Le sujet de la quatrième et dernière Ode est LA MORT DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE.

Où courent, les cheveux épars,
Ces vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfans . . . . . .
V. t. I, p. 118.

Ce début a de la hardiesse, du mouvement, un heureux désordre qui exprime bien la douleur des Lorrains à la mort de la princesse; mais tout cela manque son effet par le mètre sourd et peu harmonieux que l'auteur a choisi. Les deux grands vers hexamètres féminins finissent très-malheureusement chaque strophe, et même quelquefois la distribution des quatre vers de huit syllabes qui les précèdent est fort mal entendue, comme dans la seconde des deux strophes.

Quel trouble! Hélas! tel fut ce jour,
Jour funèbre, où nos derniers princes,
Pour rendre à la paix ces provinces,
De la guerre éternel séjour, ...
V. t. I, p. 119.

Quand il n'y a point de repos après le second de ces quatre vers, la construction les fait nécessairement ressembler à de la prose.

Si l'on me demande ce que je pense en général des quatre Odes dont je viens de rendre compte, je

dirai qu'il n'y en a pas une où il n'y ait de très-belles choses, mais aussi qu'il n'y en a pas une où l'homme de goût ne trouve quelques fautes à reprendre. M. Gilbert a du feu, de l'élan, du génie, et ses ouvrages, malgré quelques taches qui s'y rencontrent, donnent la plus haute opinion du talent de leur auteur.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

SATIRE A M. FRÉRON.

Ce n'est point parce que cette satire m'est adressée que je me hâte d'en parler ; c'est parce qu'elle m'a frappé par l'excellent ton de la versification, par l'énergie des pensées et des tableaux, en un mot, par le talent le plus décidé pour la poésie, qui se soit annoncé parmi nous depuis très-long-tems. J'avais déjà fait remarquer des étincelles de génie dans les ouvrages de ce jeune auteur ; cependant, excepté dans sa belle Ode sur le JUGEMENT DERNIER, toutes ses idées en général, m'avait paru peu liées ; j'avais trouvé de grandes beautés dans ses premiers essais, mais presque jamais vingt vers de suite. Ici il s'est élevé au-dessus de lui-même, et les beautés l'emportent sur les défauts : une douzaine de pièces de cette force peuvent lui donner un rang distingué parmi nos meilleurs poëtes satiriques.

Le sujet qu'il a choisi est très-vaste. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ! Quel champ pour la satire ! Il veut prouver que la chûte des arts a suivi parmi nous la perte des mœurs, et il rapporte la source du mal aux attentats multipliés de la fausse philosophie du jour. La peinture de ce fléau se trouve dès la première page.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je ? . . . . . .
V. t. I, p. 55.

Cette description est belle, quoique ce soit un des moindres morceaux de la pièce. La première moitié est consacrée à peindre la dépravation des mœurs, ce qui amène plusieurs portraits plus piquans les uns que les autres.

Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le tems, ...
V. t. I, p. 56.

Le poëte ne retrace pas avec des couleurs moins fortes ce grand seigneur qui se fait marchand en secret pour subvenir à ses profusions ; celui-ci qui

vend au plus offrant les faveurs de la cour ; cet autre qui, un pied dans le tombeau, entretient vingt maîtresses avec l'or qu'il empruntе, et pour s'acquitter, promet à ses créanciers sa protection. Il n'épargne pas non plus les femmes de haut rang qui étonnent le public par l'audace de leurs désordres, et savent, pour ainsi dire, se mettre au-dessus de l'honneur.

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs,
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle ;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamans ;
Et mille autres encore, ...
V. t. I, p. 58.

. . . . . .
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs . . . . . .
V. t. I, p. 58.

« Assise dans ce cirque, » est un peu dur à cause du rapprochement de plusieurs syllabes sifflantes. Mais comme tous les détails de ces différens portraits sont finis ! Comme tous ces vers sont pleins, soignés, et naturels en même tems ! Quoi de plus achevé que la description des diamans de Cloris ? Quoi de plus

agréable et de plus plaisant que « ces petits vers lâchés par gros in-octavo » ? Cependant le portrait qui suit est encore supérieur.

Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, ...
. . . . . .
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

V. t. I, p. 39.

Il n'est personne, je crois, qui n'avoue que de tels vers sont d'une beauté rare ; le dernier, sur-tout, est admirable, et ferait honneur à nos grands maîtres : voilà ce qui s'appelle peindre par des sons, et rendre l'objet présent aux yeux et aux oreilles. Voilà ce qui s'appelle de la poésie, et non ces froides et lourdes déclamations philosophiques en vers dialoqués ou monotones.

Les travers de la bourgeoisie fournissent d'autres tableaux de la plus grande vérité.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi . . . . . .

V. t. I, p. 40.

. . . . . .
. . . . . .
Et derrière un char d'or promenant trois valets,

Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :
Mais sa fortune, ami, ...
V. t. I, p. 40 et 41.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ces deux beaux vers imitatifs :

« Et derrière un char d'or promenant trois valets,
» Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue : »

Ne semble-t-il pas qu'on entend de loin ce bruyant équipage? Ce sont-là de ces vers dont Boileau s'applaudirait.

D'où vient tant de désordres, tant de débordemens dans toutes les conditions? L'auteur nous l'apprend :

Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère . . . . . .
V. t. I, p. 41.

Quelle noblesse dans ce tableau de la religion! Et l'éloge du roi, comme il est simple, vrai, et d'autant plus flatteur qu'il est moins direct, et qu'il est pour ainsi dire, nécessité par le sujet.

Je passe à la seconde partie de cette pièce où l'au-

teur peint la corruption des arts, qui est encore l'ouvrage de nos soi-disans philosophes.

Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste :
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste ;
Vains rimeurs, ...

V. t. I, p. 43.

MELPOMÈNE n'offre plus que des intrigues romanesques ou des coups de théâtre ridicules. Au lieu d'agir, ses héros se mettent à prêcher la morale, et pour expirer en forme, ne manquent jamais d'exhaler leur âme avec une sentence. THALIE partage les revers de sa sœur. Elle est devenue larmoyante. Le plus mince chansonnier de l'Opéra-Comique est philosophe ; la prose a essuyé les mêmes révolutions, l'éloquence n'est plus qu'une vaine emphase ; l'histoire qu'un tissu d'épigrammes.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De-là sur l'Hélicon . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Par lettres, qu'au Mercure il fait enregistrer.

V. t. I, p. 47 et 55

On me pardonnera le grand nombre des cita-

dans cet article ; je n'avais que ce moyen de justifier les éloges que j'ai donnés dès le commencement de cet extrait à M. GILBERT. Il faut que je rapporte encore le morceau qui concerne M. DE VOLTAIRE : il est court, et la peinture de sa manière de versifier une semblable au chef-d'œuvre dans le genre didactique. C'est un crime, dit l'auteur, de s'égarer aux lisières des écrivains de la secte, mais sur-tout de M. DE VOLTAIRE.

Qu'on sait bien manier ses vers tournés sans art,
D'une muse de cour habillée au hasard,
Faciles, et jetés par ligne . . . . . .
. . . . . .
Ingénieux effrontés du goût et du bon sens.

V. t. I, p. 29 et 30.

Je n'ai jamais vu traiter avec de plus grandes difficultés plus heureusement vaincues que dans les huit premiers vers de ce dernier morceau. Quoique il en soit, il a encore dans cette satyre quelques longueurs, quelques portraits qui ne sont pas achevés. Mais toutes ces taches légères sont lavées à l'eau d'orangeatte. On s'est aisément aperçu de la manière dont les vers de cette pièce sont limés. L'auteur a évité ce grandissement de qu'il reproche à M. DE VOLTAIRE. Ses vers ne tombent point un à un, ou deux à deux ;

défaut qui, dans la plupart de nos modernes, rend si fatiguant à l'oreille les vers ALEXANDRINS : il n'a presque jamais ce qu'on appelle des FRÈRES CHAPEAUX, c'est-à-dire, des vers nécessités par la rime et que le sens rejette. Sa marche est libre, son ton varié. Ses périodes sont tantôt de douze ou quinze vers de suite, tantôt de huit, de sept, de trois ou de deux au moins. C'est ce talent, si nécessaire pour rompre la monotonie et l'ennui, qui distingue l'habile versificateur de nos misérables rimailleurs. Enfin, on ne peut trop louer M. GILBERT du courage qu'il montre en s'élevant à découvert contre une secte aussi puissante et aussi dangereuse. Il pourra bien n'avoir ni pensions ni gratifications : il ne sera probablement jamais de l'Académie : mais il s'en consolera ainsi que le grand ROUSSEAU, CHAULIEU, le célèbre PIRON, etc. etc. Les applaudissemens des vrais connaisseurs, les suffrages des gens honnêtes, et sa propre estime ne pourront du moins lui échapper

LE JUBILÉ.

ODE.

Suivi de deux autres ouvrages du même genre.

Le talent de M. Gilbert n'est plus contesté : ses ennemis mêmes, c'est-à-dire, ceux dont il a démasqué avec le plus de succès les travers ou les fausses vertus dans sa satire du DIX-HUITIÈME SIÈCLE, se sont vus forcés de rendre justice aux beautés dont cette œuvre abonde, et ils ont eu la noble et rare franchise d'avouer que cette pièce annonçait le talent le plus mûri pour la poésie.

M. Gilbert dépose pour un instant l'arme redoutable de la satire, pour reprendre la lyre de Pindare, dont il a déjà tiré des sons dignes de ce poète, et des objets qu'il a traités. Le Jubilé lui a paru mériter un hommage particulier. Le Jubilé !

va s'écrier à coup sûr, quelque femme du bon ton, ou quelque petit poëte à madrigaux ; comment peut-on choisir un tel sujet ? Le JUBILÉ ! mais cela doit être détestable ! comme si tous les sujets n'étaient pas également féconds entre les mains d'un homme de génie. Il est vrai, que le titre de cette Ode peut prévenir contre elle au premier coup-d'œil ; mais... va voir quelles richesses la muse de M. GILBERT a su tirer d'une mine si ingrate en apparence. Il entre en matière, en mettant dans la bouche des impies un discours où se peint leur acharnement contre la religion.

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture
» O Christ ! toi qui disais : . . . . . .
. . . . . .
» Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains »
V. t. I, p. 102.

Ce ne sont pas là des vers lâches, rampans prosaïque, tels qu'on en fait aujourd'hui ; ici chaque expression est forte, énergique, pleine de hardiesse.

Et ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée : ingrats, vous périrez
Le tonnerre, attentif à son ordre suprême,

Sur tout ensemble de non-sentiens,
Et les sept grandes roues volantes en dix-neuves.

V. t. I. p. [illegible]

Le troisième gouvernement, a qui M. C[illegible] gouverne le sentiment, est qui s'allume dans le ventre, et va chasser les excrémens qu'il doit contenir à la vengeance d'Hercule, pour cette raison nous nous nommons, sentiment organique, et dont M[illegible], a l'avant-veine, a suivi [illegible] d'exercices non gradués.

Dans les principes que suivent, M. C[illegible] A. est en nous gouvernant l'ouverture du [illegible] et l'on dit des gouvernemens. Son style a la marque vraie réelle a nos nouveaux gouvernemens. Les gouvernemens des [illegible] les a soumis dans principes des plus [illegible]

Mais que devenir [illegible] avec fils de la nouveauté,
Ces gouvernemens sensibles,

V. t. I. p. [illegible]

Je ne puis me dispenser de notre ouvrage sans avoir une pensée du mouvement.

Ciel, quand veille commencer, Agrandissons nous, remplissons
Pensées, gouvernez-nous !

V. t. I. p. [illegible]

Quelle poésie? comme ces mots peignent à l'oreille les idées de l'auteur ? Quel choix dans cette expression prolongée qu'on ne peut prononcer sans ouvrir une large bouche.

« Agrandissez-vous, temples ! »

TEMPLES, par la même raison, est rejeté à la fin du vers avec beaucoup de goût. En un mot, cette Ode ne peut que fixer en faveur de M. GILBERT, les suffrages unanimes que son talent lui a déjà mérités.

La seconde pièce de ce recueil est une Ode à MONSIEUR, sur son voyage en Piémont. Le début m'en paraît très-noble.

Les princes vont bannir ces préjugés antiques,
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnaient inconnus dans leurs propres états.
Nous avons vu des rois, vainqueurs de la mollesse,
Pour chercher la sagesse,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lyre
Représentent ces Dieux, ...
V. t. I, p. 99.

Pour chercher la sagesse, est un peu faible ; mais,

prisonniers politiques, voyageurs couronnés, ne sont pas des épithètes oiseuses; ce sont des idées exprimées en un seul mot. La comparaison des dieux, voyageant sous la forme humaine, unit au mérite de la justesse, celui de l'expression. M. GILBERT, dans la description qu'il fait du voyage de MONSIEUR, n'a garde d'omettre tout ce qui peut, sur son passage, être suceptible de beautés poétiques; il conduit son jeune héros sur les Alpes, et il s'écrie avec l'enthousiasme le plus lyrique.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous conduire!
Ces Alpes, ces rochers parlent pour vous instruire;
Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux.
Le sang de ces héros . . . . . .
V. t. I, p. 100.

Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux, est un vers qui au théâtre eût été reçu avec des battemens de mains universels, parce qu'il semble que ce soit un cri qui parte de l'âme, à l'aspect de ces rochers célèbres, et au souvenir qu'ils retracent.

Ici Rome pourtant demande votre hommage;
Rome qui d'elle-même est une triste image;

Rome où les vils troupeaux marchent sur des Césars,
Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde;
Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois père des arts.
V. t. I, p. 101.

Veuve d'un peuple roi, mais reine encore du monde, est encore un de ces vers où brille le génie. Ce qui distingue M. GILBERT, c'est cette expression vraiment courageuse, dont parle BOILEAU, et sur-tout cette richesse de rimes qu'on a tant admirée dans les Odes du grand ROUSSEAU. Mais j'avoue que je trouve un peu dur le vers suivant :

« Rome sur qui se fonde... »

On pourrait relever encore quelques légers défauts dans ces deux Odes, mais les beautés dont elles sont pleines, désarment la critique.

MON APOLOGIE,

SATIRE.

L'AUTEUR a employé la forme du dialogue. Le *hasard* lui fait rencontrer un philosophe du jour par lequel il est abordé d'une manière plaisante. L'objet que M. GILBERT s'est proposé, est de prouver qu'un satirique peut être honnête homme, et que la satire est permise; le philosophe, au contraire, prétend convertir l'auteur à la tolérance philosophique. Les interlocuteurs sont un prétendu sage, nommé PSAPHON, et le poète lui-même. Voici le début de cette satire.

PSAPHON.

C'est ce monstre!

GILBERT.

Qu'entends-je?

PSAPHON.

Oui, son œil le décèle;
C'est lui-même, sans doute il médite un libelle.

GILBERT.

C'est un mauvais auteur ; hâtons-nous de sortir.

PSAPHON.

Jeune homme ! écoutez-moi ; je veux vous convertir

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomnies et blâmes la satire ;
Vous êtes philosophe ?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité ;
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

V. t. I, p. 55 et 54.

Il eût été difficile à l'auteur d'annoncer son sujet d'une manière plus comique. On retiendra ce vers plein de finesse :

« S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire

Il faut lire dans l'ouvrage même la harangue plaisante que PSAPHON adresse au censeur. Chaque vers fait allusion à quelque anecdote connue. Le philosophe commence par louer sa propre vertu. Ensuite, il essaie d'épouvanter l'auteur par le tableau de la diffamation où l'exposent ses ouvrages. Encore dit-il, si vous attaquiez les prêtres, les dévots, leur dieu, on vous pardonnerait la satire :

Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer . . . . . .
V. t. I, p. 54.

. . . . . .
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
Parmi vos protecteurs comptes-vous un commis ?
Vend-t-on votre portrait ? . . . . . .
. . . . . .
On ne voit chez les grands souper votre génie.
Dans nos doctes cafés . . . . . .
V. t. I, p. 56.

Quelle aisance ! quelle harmonie dans ce morceau ! Quelle variété de coupes ! « Attendrisse une phrase ; « pensionné d'un prix ; héritier présomptif du fau- « teuil ; en face de vous-même ; laurier solennel ; « caressé de petits vers ; etc. ». On ne peut nier que ces expressions ne soient heureusement trouvées et n'appartiennent à M. GILBERT. Quelle finesse encore dans les pensées ! Quelle agréable opposition entre ces deux vers !

« Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
« Parmi vos protecteurs comptes-vous un commis ? »

Quelle progression dans les plaisanteries ! Enfin,

PSAPHON termine son discours par exciter l'auteur à composer des ouvrages plus utiles, tels que des opéra-comiques et des drames; et d'une manière plaisamment pathétique, il s'écrie :

Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire :
Cessez de critiquer . . . . . .

V. t. I, p. 56.

Le satirique impatient, lui répond par un hémistiche qui le terrasse. « Et cessez donc d'écrire », ensuite ramassant dans une phrase harmonieuse de quinze ou seize vers, toutes les raisons du sophiste, il lui déclare qu'elles ne sont point capables de l'ébranler, et commence son apologie. Vos pareils, dit-il, au philosophe, jugent les rois dans des libelles anonymes; vous érigez en vertu l'audace de ces écrivains, et vous faites un crime au poëte dont le courage satirise des pédans, des corrupteurs publics, « et signe hardiment ses vers accusateurs ». Quel motif peut dicter ses censures, sinon le désir de voir les mœurs florissantes et le bon goût honoré ?

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer

vrer quel art l'auteur a su lier à son sujet l'énumération requise dans vers du siècle. Il trace d'abord un tableau général

Vantons nos actes ! hélas ! que voyons-nous
Que de l'humaine de bien n'allume le courroux?
L'athéisme, en désarts . . . . . .
. . . . . .
Le silence des lois, du scandale complices.
V. t. I, p. 80.

Il était impossible de trouver en moins de mots une peinture plus énergique des vices qui désolent la société.

« Le silence des lois, du scandale complices ».

Ce vers offre une pensée juste, exprimée avec vigueur et précision.

A la peinture des désordres succède le tableau d'une femme, qui après avoir prostitué sa jeunesse à d'infâmes amours et s'être enrichie de sa honte, scandalise le public par un luxe illustre. Mais une chose qui m'a frappé, c'est que le chaleur qui anime ces peintures de mœurs croît sans cesse jusqu'à la fin de l'épisode. Un portrait vigoureux est suivi d'un portrait plus mâle encore. Il faut voir avec quel soin

l'auteur décrit les désordres de l'amant de cette courtisanne devenue femme de qualité.

Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit . . . . . .
V. t. I, p. 61.

Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. Il dit. Ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
. . . . . .
Échue à l'opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
. . . . . .
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.
. . . . . .

Quelle vie dans ce tableau! quel mouvement progressif et soutenu! Chaque épithète est une pensée ou un sentiment : « Son ennui libertin; de pudiques bienfaits; trésor pieux; crimes perdus; chaste sommeil, etc. » Ce ne sont point là des épithètes rebattues dans toutes nos poésies : quel contraste touchant commence ce morceau! Ces deux grands

[illegible] le matin, [illegible] pour corrompre l'indigence [illegible], [illegible] pour [illegible] à [illegible] les crimes [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] M. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre ;
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
Mais qui sont ces auteurs . . . . . .

V. t. I, p. 64 et 65.

Je suis étonné que M. GILBERT se soit permis des vers aussi gênés, aussi faibles que le sont les trois avant derniers de cette citation.

« Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre, »

Cette idée est obscure.

« S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent »

Est un vers trop familier ; mais l'auteur se relève bientôt, et rachète ces défauts par de nouvelles beautés.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms . . . . . .

V. t. I, p. 65.

. . . . . .

Dois-je exhumer St.-Ange et mettre au jour Merville

. . . . . .

Leurs écrits publics ne parviennent jamais :

. . . . . .

On a dit que vous par les nombreuses citations que j'en faites, combien le dialogue de cette satire était animé et soutenu, chaque réponse de M. GILBERT est directe, et forme cependant un cadre piquant de satire. Quelle gaîté dans ces vers, quel naturel, quel heureux choix de mots ! « Dans ce cabinet sombre Saint-Ange et mettre un pour Marville ? » Et un autre vers, l'auteur donnait deux paquets, « Leurs écrits publics ne parviennent jamais » est un vers fait pour devenir proverbe. « Prospère le scandale, pardon à médire : applaudir aux emplâtres, etc. » Cette alliance nouvelle d'expressions, quoique familières à l'auteur, étonne toujours. Toute cette tirade est aussi bien raisonnée qu'elle est piquante.

Telle est l'analyse de cette satire, tout supérieure à tout ce qu'on nous a donné dans ce genre depuis bien des années. Ce qui caractérise surtout cette satire, c'est une logique excellente, un style original et soutenu, un ton de noblesse et de modestie qui fait aimer l'auteur. Le style de M. GILBERT est plein, ample, il entraîne la langue poétique par des

expressions qui lui étaient inconnues ; peut-être pourrait-on lui reprocher de répéter quelquefois les mêmes figures, et si j'ose parler ainsi, de tourmenter les mots qui paraissent disparates pour les rapprocher ; mais de tous les poëtes modernes aucun n'est plus audacieux, et ne prépare avec plus de goût ses hardiesses ; aucun ne donne à ses vers une forme plus périodique et plus harmonieuse. Ses rimes sont riches sans affectation ; et quoiqu'il tire de son propre fond tous les détails de ses satires, il ne paraît jamais vide d'idées. Certainement il n'y a pas trente vers à changer dans cette pièce qui en contient près de quatre cents, et je ne doute pas qu'elle n'ajoute encore à l'opinion avantageuse que la satire du Dix-huitième Siècle nous avait déjà donnée de l'auteur.

ODE

SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

Hæret lateri lethalis arundo.

Il étoit réservé au jeune nourrisson de Mars, de Bellone et de Minerve, de chanter de nouveaux exploits qui ressuscitent, pour ainsi dire, la France. Plein de son objet, il entre impétueusement en matière, et peint avec des traits terribles, de cette précipitation de mots entassés les uns sur les autres, d'Ouessant. Le vaisseau, dit-il, vivant: mourez, ce pouvoit manquer à mes vers: ô prince! mes vaisseaux sont-ils pris, qu'il laisse au fond de la mer abîmés.

Des Français nouveaux l'image le poursuit.
Il me semble voir ces mêmes lacédémoniens,
Ils chassoient aux parts aux célèbres,
Il courut sur ces mêmes guerres animés.

V. t. I. p. 127

On remarquera sans doute cette belle répétition, « il fuit encor » cette épithète heureusement hardie, « lâches ténèbres ». Cette expression animée, « rendre grâce à la nuit ».

Tu disais cependant, anarchique Insulaire,
Environné des mers, seul, je suis né leur roi;
L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi
Sous mon trident héréditaire :
Les Français sont ma proie; . . . . . .
V. t. I, p. 128.

Quelle vérité dans tout ce discours ! N'y reconnaît-on pas le langage insultant de ces orgueilleux insulaires ? Comme le poète peint par le seul mot ANARCHIQUE le caractère de cette nation ! Quelle harmonie ! chaque expression est préparée par celle qui la précède; JE SUIS NÉ LEUR ROI, justifie l'audace de l'épithète HÉRÉDITAIRE adaptée AU TRIDENT. Pouvait-on mieux peindre les prétentions présomptueuses de ce peuple, qui se croit le NEPTUNE des mers ?

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,
Vaisseaux heurtant vaisseaux, soldats contre soldats
Épuisant leurs haines natales;

Triomphons ou mourons : . . . . . .

V. t. I, p. 130.

Vivre comme tout est animé dans ces vers ; les vaisseaux, l'airain, tout semble partager la chaleur du soldat ; la dureté des mots, la répétition des mêmes sons, imite le bruit et le choc des combattans. « Leurs haines mutuelles » est encore une de ces épithètes pleines de sens qui sont familières à M. GILBERT. Après cette courte description, il s'écrie tout-à-coup, comme s'il était lui-même présent au combat : « Triomphons ou mourons ».

En terminant son ode, M. GILBERT introduit les mânes de nos ancêtres rabaissant sur ces barbares nos guerriers :

« Ici sont les Anglais, des dangers qu'il affronte,
» Chacun de vous aura son juge spectateur :
» Mânes, vous disent-ils, devant vous est l'homme
» Dernier, à vos côtés, la honte ».

Mânes de nos héros. . . . . .

V. t. I, p. 135.

Je conseille à M. GILBERT de refaire entièrement ces quatre vers qui défigurent cet bel ouvrage. « Ici sont les Anglais » ne signifie rien : « ne se défient du

discours des MANES n'est pas brillant. « Vous disent-ils », est un tour trop faible pour une poésie comme celle de M. GILBERT. Il est d'ailleurs rejeté trop loin, et par cette raison, répand une sorte d'obscurité sur la phrase. « La honte est derrière », c'était assez ; « à vos côtés », est une cheville insérée pour achever le vers. Mais ces taches rares et légères ne peuvent nuire au succès de ce bel ouvrage, qui doit ajouter encore à la réputation que l'auteur s'est acquise par des productions du même genre, et par des satires qui ont produit la plus vive sensation.

LE CARNAVAL DES AUTEURS

LE CARNAVAL

DES AUTEURS,

OU

LES MASQUES RECONNUS

ET PUNIS [1].

[illegible] n'est point [illegible] un honnête homme. [illegible] attaque un auteur, [illegible] et ne nomme.

DEPUIS [illegible] que mon corps se trouvait [illegible] : vraiment j'avais [illegible] de [illegible] Semaine [illegible] comédie Inédite FRANCO-GAULOISE, en Chien [illegible] Prologue, passons, en Mélanges et Littérature-comme-

[1] Nous avons reconnu [illegible] une notre édition, [illegible] [illegible] Barbier et Libert

tre ; je bâillais, bâillais... mais je ne pouvais m'assoupir, lorsqu'on m'apporta l'éloge de Racine, ouvrage de M. ANTI-CHALEUR : j'ouvre la brochure ; à peine mes yeux se sont-ils reposés sur les premières pages, voilà déjà qu'ils se ferment ; je suis endormi. O l'excellente chose que le sommeil ! En vérité, M. ANTI-CHALEUR, de tous les plaisirs que peuvent causer vos écrits, le sommeil est le plus ordinaire, mais le plus doux. Combien d'agréables songes vinrent flatter mon imagination, tandis que je m'abandonnais aux douceurs de ce repos si long-tems attendu ! D'abord un labyrinthe immense s'ouvrit devant moi. Cent portes, qui ne se ferment jamais, conduisent dans un temple étroit bâti dans le milieu de ce palais magique. Sur le frontispice de la principale, on lisait : « C'est ici que la Vérité sommeille. » La Vérité sommeille ! Ah ! qu'on s'étonne encore, m'écriai-je, si tant d'ÉCRIVASSIERS assomment impunément de leurs productions glacées, un public assez indulgent pour les applaudir, même alors qu'il bâille ; si la place où Corneille, où Racine, où Despréaux et Lafontaine furent assis à l'Académie, est en proie à leurs Zoïles ; si ceux qui déshonorent les lettres par leurs cabales, leurs systêmes et leur ineptie, jouissent sans trouble du droit de dispenser

les réputations. La Vérité sommeille ! Ah ! courons la tirer de ce honteux repos. Que nos auteurs damerets, que nos tyrans philosophes connaissent enfin leur petitesse. Aussitôt je m'élance à travers cet édifice ténébreux. L'Espérance, sous les traits d'une jeune beauté, marche devant mes pas, portant un flambeau qui m'éclaire dans les détours sans nombre du labyrinthe : j'arrive enfin dans le temple. Là, je vis le sage auteur de l'Histoire naturelle, qui, tout couvert de lauriers, s'élevait sur un trône d'airain, fier d'avoir surpris à la Vérité la plus belle moitié de ses secrets. Le citoyen de Genève brillait à ses côtés. Au lieu de cette misanthropie dont l'Europe l'accuse, son visage respirait l'aménité, la candeur et la vertu. Je saluai, roi de nos écrivains modernes, ce foudre d'éloquence en pleurant sur ses erreurs. Vous me demanderez peut-être si l'auteur du Système de la nature, si le singe de Newton ne s'offrit point à moi dans ce temple. Mes yeux les cherchèrent l'un et l'autre ; mais je ne fus nullement surpris de ne les y pas trouver.

Sur un autel d'argile la Vérité, chargé de lambeaux, reposait solitaire. Tout son corps saignait des blessures innombrables dont la couvrent tous les jours, et les courtisans et les journalistes. Frappé de cette image, saisi de respect, je demeurai long-tems

immobile. L'Espérance m'enhardit d'un sourire et s'enfuit. On m'aurait vu soudain avancer vers l'autel d'un pas audacieux : Vengeur du sage persécuté, toi, que les grands haïssent plus encore que les poëtes ne détestent la satire ; toi, la terreur des sots et des méchans, ô Vérité ! déesse tant de fois outragée par les hommes, n'est-il pas tems enfin de venger tes injures ! Tu dors, et M. ANTI-CHALEUR fait des vers ? Tu dors, et M. ATTILA traîne les héros français sur la scène ? Tu dors, et de lâches flatteurs ont chassé Racine du trône de la poésie pour y placer M. VOL-A-TERRE ? Tu dors, tu dors, et M. l'IMPUISSANT DE SOT-TROP s'avise de juger nos poëtes ? Attends-tu, pour confondre tes ennemis, que M. RUDOSOI chausse encore le cothurne ? Ah ! si tu crains de paraître dans les cours, viens du moins avec moi parcourir l'empire littéraire ; rends à la fange dont ils sont sortis, ces pygmées qui marchent revêtus de la gloire de nos demi-dieux ; ou si tu veux rester dans ce temple qui te dérobe aux regards profanes, remets entre mes mains ton flambeau, ton miroir fidèle, et ce fouet terrible que tu confias au grand Despréaux, quand il conçut le dessein d'immortaliser par le ridicule et les Cotins et les Pradons.

Je dis, et la Vérité s'est éveillée. Heureux témé

mire, me répondit-elle, tu seras satisfait, je te suis. Déjà nous sommes loin du labyrinthe. La Vérité me conduit dans un palais où toute la cour d'Apollon masquée, s'était rendue pour célébrer certaine orgie qu'on nomme CARNAVAL. Les différentes sectes s'étaient assemblées dans divers appartemens voisins les uns des autres. Nous entrons dans la salle où la philosophie prend ses ébats. VOL-A-TERRE le premier nous aperçut. Il reconnaît la Vérité, et, confus de la voir, il court se cacher au milieu de ses esclaves, en ordonnant de la mettre hors de la salle. Tous s'empressèrent d'exécuter son ordre, car tous craignaient la Vérité. Parmi les plus zélés ministres du tyran littéraire, je remarquai une petite ombre qui vomissait de grands cris contre la déesse : cette ombre se nommait M. ANTI-CHALEUR. Tout ce que faisait son maître, elle le faisait aussi ; c'était enfin l'ombre de VOL-A-TERRE ; elle n'existe que par lui : à sa mort elle disparaîtra, semblable à ces figures qui, tant que nous vivons, nous retracent notre image quand la lumière brille, et qui s'effacent quand elle fuit.

Tant de soldats n'effrayèrent point ma conductrice. Elle regarde ces larves, et tous sont retombés dans leur fauteuil, tremblans comme le feuillage que les vents agitent. Ces prodiges commençaient à m'éton-

ner. Quel projet a formé la Vérité pour les punir, disais-je... Elle parle, tous les appartemens s'ouvrent. Arrive la troupe de SANS-QUARTIER, et celle de FAIBLE-SOT. La déesse s'approche de SANS-QUARTIER, le démasque, choisit dans sa suite l'ABBÉ DU SABBAT, et leur tient ce discours : « Vous m'avez » quelquefois outragée, je devrais vous punir; mais » en faveur des services que vous m'avez rendus, je » veux bien vous pardonner. Soyez aujourd'hui mes » ministres; voilà mon flambeau : voici mon fouet » redoutable ». Et je la vis armer SANS-QUARTIER de son fouet redoutable, et l'ABBÉ DU SABBAT de son flambeau. Elle me remit son miroir. « Que vos » compagnons prennent place, le jour de mes ven- » geances est venu. Suivez-moi; vainement de tri- » ples masques cachent les traits de ces philosophes » orgueilleux. On ne trompe point l'œil de la » Vérité ».

A ces mots nous avançons dans le milieu de l'assemblée. Comme ils frissonnaient ces prétendus sages ! A les voir, vous eussiez cru qu'ils attendaient le signal d'une bataille. Je brûlais de les connaître. Beau masque, quel es-tu, dis-je à celui qui paraissait commander la livrée philosophique ? tu trembles, rassures-toi; quel es-tu --- Qui, qui; rassures-toi... --- Qui je suis... de... de quel droit oses-tu me le

demander ? Je suis un gentilhomme ordinaire. J'ai vu dans mon palais arriver à grands flots des beautés, des héros, des têtes couronnées ; j'ai guéri mes chers Velches de leur vieille admiration pour Corneille ; j'ai chassé Malherbe du temple du goût ; j'ai prouvé que Racine n'avait fait que des tragédies à l'eau rose ; mes bons mots ont forcé l'ami P.... de renoncer à la poésie, qu'il eût cultivé avec de grands succès, j'ai déclamé contre la satire, et presque tous mes ouvrages polémiques sont des libelles. C'est moi qui, le premier avançai que Rousseau n'était qu'un versificateur froid et barbare. Je t'ai donné du pain, lors même que tu m'accablais de calomnies ; sans moi tu gémirais encore dans les cachots de Bicêtre, et tu me demandes qui je suis ? Ne dirait-on pas que la Henriade est ton ouvrage ? Que tes mains d'un poignard plus tranchant ont armé Melpomène ?

Beau Masque, quel es-tu ?

J'ai dénoncé la B... au public comme un misérable qui s'était enfui du Dannemarck pour éviter la corde.

Beau Masque, quel es-tu ? quel es-tu ?

J'ai délivré nos versificateurs du joug de la rime, dont j'avais défendu la cause contre Lamotte-Houdart ; aussi tous mes ouvrages de poésie sont en vers blancs. Pour l'intérêt de l'humanité, j'ai ridiculisé

les Papes tant que je l'ai pu ; j'ai confondu la rage d'un pédant d'Anneci ; j'ai fait voir que Rousseau, dont l'Europe entière attestait l'innocence, avait été justement banni.

Que n'a-t-il pas fait ? Ne le reconnaissez-vous point ? VOL-A-TERRE est son nom, et moi je suis la Vérité. Elle n'avait point encore achevé ces mots, le masque du favori des rois était tombé ; la déesse en fureur le dépouille de ses habits jusqu'à la ceinture, et commande à son PORTE-FOUET de le fustiger. Une invisible main le tient enchaîné sur son siège ; le ministre des vengeances de la Vérité s'apprête à remplir son office, tandis que du regard elle contient dans le silence et la terreur tous ceux qui pouvaient le défendre. Cependant l'ABBÉ DU SABBAT agite son flambeau sur le miroir que j'étale devant les yeux du tyran littéraire. Malheureux ! ses yeux y lisent l'arrêt de la postérité sur ses écrits. Il frémit d'avoir été trompé par ses flatteurs. Quels gémissemens étaient les siens ! Ah ! cuistre ! ah, sodomiste ! ah, pédéraste ! Quoi ! sans respect pour ma renommée, me fustiger... moi ! gentilhomme ordinaire ; moi ! l'ornement de toutes les académies de l'Europe ! vilain, manant, voleur, fripon.

Ainsi se lamentait le célèbre VOL-A-TERRE. Derrière lui s'était adroitement glissé le plus petit des

mirmidons qui, chargé d'un masque énorme, s'agitant, suant à grosses gouttes, un crayon à la main, tâchait de se faire apercevoir par son air occupé, pendant que SANS-QUARTIER frappait sa victime. A chaque coup que donnait le fameux PORTE-FOUET de la divinité : de la force ! de la grâce ! coup faible ! coup d'harmonie imitative ! Je ne sais si ce coup est heureux ; coup d'une précision singulière, s'écriait-il, et mon imperceptible Lilliputien d'écrire son joli commentaire. Réduit enfin à demander grâce, le despote VOL-A-TERRE avoua que toutes les noirceurs dont il avait accusé ses rivaux ou ses critiques, étaient des mensonges forgés et publiés dans son dépit : oui, SANS-QUARTIER est un galant homme ; oui, l'ABBÉ DU SABBAT est le plus sage de nos lévites. Tout ce qu'ils ont repris dans mes ouvrages, hélas ! n'est que trop juste ; qu'ils finissent mon châtiment, et ma langue même, renouvelant la loi de Caligula, est prête à effacer l'Écossaise et les Oreilles des bandits de Corinthe.

La Vérité se laissa toucher à ses prières, et lui donna quelques branches de laurier pour avoir composé deux ou trois bonnes tragédies, le second chant de la Henriade, etc.

Et vous, beau Masque, nous direz-vous qui vous êtes ?

Je m'en garderai bien. La somme de coups dont je vous ai vu charger mon voisin, m'apprend trop combien il est dangereux de se faire connaître. Hélas! vous avez déchiré toute la masse de ses chairs. La réaction de ce fouet vengeur m'a déjà moi-même couvert de plaies immenses. Infortuné VOL-A-TERRE! que ne s'est-il caché dans le monde intellectuel.

A ce discours amphigourique, je vis la Vérité sourire avec indignation. C'est donc vous, M. ROS-FLONBOMBE: vous n'éviterez point le choc de cette gaule redoutable. Je la conjurai de lui pardonner en faveur des belles qualités de son âme, et la déesse lui pardonna.

Ah! messieurs, s'écriait du fond de la salle un personnage assez bizarre; ah! vous outragez la nature par votre barbarie. La nature vous ordonne d'être humain. Non, ce n'est point la Vérité qui vous commande d'être si sévères. Sa divine nature est incompatible avec la vengeance. Je vous donnerai tous les rubis, toutes les émeraudes, les perles et les saphirs qui brillent dans mon poëme, si vous daignez nous épargner: ménagez la faible nature de l'homme.

Oh! vous vous trahissez, M. FORCE-NATURE; Corneille, Racine privés par vous du sceptre de la scène, demandent vengeance; je suis la Vérité. Je dois leur faire justice.

Arrêtez, arrêtez : barbares, qu'allez-vous faire ? On n'est grand, on n'est vraiment vertueux, qu'autant qu'on sait pardonner. Le rapport de nos cœurs avec l'humanité, se mesure par le mal que nous faisons. La bienfaisance, la vertu sont deux êtres qui se combinent avec la gloire, de telle sorte que la dernière ne marche point sans les deux autres. La nature nous a tous mis au niveau par un lien moral, et c'est être tyrans que de rompre cette chaîne par la force. Mortels, écoutez et soyez sensibles. La Vérité est saisie du néant, quand elle s'abaisse à la vengeance.

Où sommes-nous ? quelle langue parlent ces philosophes ? Ne soit point étonné, me repliqua la déesse. Il est permis à M. Obscurot du Fatras de défendre ainsi la cause de M. Force-nature. Un affreux supplice les attend tous deux. Un petit homme aux mots s'approche avec une air patelin, et d'une voix de fausset : « O Vérité ! qu'il me soit permis de t'implorer votre clémence. Une foule de rimailleurs, qui nous haïssent en raison des lumières que nous avons répandues dans l'Europe, nous a peints sous vos yeux des plus fausses couleurs. Ce petit nombre de sages que vous voyez, pensent. Jamais aucun d'eux ne vous a blessée. J'en atteste l'Académie et M. Vol-a-terre. Pourquoi nous con-

» damnez-vous sur la déposition de tous ces journa
» listes que le public méprise ? L'humanité se ré
» chauffe dans les cœurs les plus froids depuis qu
» la philosophie s'est emparé des esprits ».

Ce discours est fort beau, M. FROID-LAMBERT si vous vous étiez borné à prouver que deux et deu font quatre ; si tout hérissé d'algèbre, le compas la main, vous aviez respecté la poésie qui m'est chère quoique pour me faire aimer, elle me peigne des cou leurs du mensonge ; si vous n'eussiez point prétend la dépouiller de ses ornemens pour l'habiller de se tences ; si Rousseau, si Racine n'avaient pas essu vos insultes obscures, je vous épargnerais peut-être mais SANS-QUARTIER vous attend. Vous pourr augmenter l'Encyclopédie de l'article FOUET, quan vous en connaîtrez les effets particuliers, et je vou conseille de faire part au public de vos observation sur la pesanteur du bras de SANS-QUARTIER à la première séance académique.

La déesse saisit alors ces trois sages, et les atta cha sur leur fauteuil. Chacun d'eux reçut à son tou le châtiment qu'il méritait ; et nous continuâmes notre inspection. M. l'IMPUISSANT marchait en tapinant à nos côtés. Il n'avait point oublié de faire ses injurieuses notices sur les étrivières que nos trois philosophes avaient reçues. « Des coups de la première

» beauté. On souhaiterait que l'auteur s'occupât de-
» vantage à fondre ses tours de bras, et à retran-
» cher de sa manière de flageller, ces négligences
» qui la déparent ». Tel était son premier commentaire. De l'énergie, de la facilité, peu d'ordre dans les coups ; tel était le second. Coups dignes du sujet ; tel était le troisième.

Parmi les personnages qui composaient le reste des philosophes, un grand homme caché sous un masque singulier, piquait extrêmement ma curiosité. Tout son corps paraissait enveloppé de bandeaux (1) liés assez mal-adroitement les uns aux autres. Je l'aborde. Beau Masque, quel es-tu ? Il garde le silence. Beau Masque, quel es-tu ? Il garde le silence. Quel es-tu ? Il garde le silence. Je te fais manger du mort dans un panier de chardons, si tu ne parles. --- Manger du mort ! Ah ! vous m'avez volé cette expression : j'ai dit boire la mort. --- Seriez-vous donc l'auteur d'Aristomène ? C'est lui-même, reprit la déesse, lui dont la main téméraire osa diminuer le nombre des lauriers dont j'avais couronné le front de Boileau, et qui prétend relever la réputation de Lucain sur

(1) M. Marmontel aime beaucoup les bandeaux ; voyez ses Œuvres.

les débris de celle de Virgile. Il faut que sa témérité soit puni ; et SANS-QUARTIER ravit à ses confrères le droit d'être jaloux de son sort. Ainsi nous passâmes en revue toute la cohue encyclopédique. A peine, entre les auteurs dont elle est formée, en trouvâmes nous deux que la Vérité jugeât dignes de pardon. Les yeux d'ATTILA chargé de sinistres nuages, semblaient, après son supplice, annoncer les orages du désespoir, mais il fut prié de concentrer dans son cœur la bouillante amertume du fiel qui le consumait. Le traducteur Lapon des Métamorphoses d'Ovide, jura de se changer en gazetier, afin de rendre à la Vérité outrage pour outrage, et la Vérité lui répondit qu'il n'avait jamais été autre chose.

Cependant FAIBLE-SOT riait du malheur des philosophes, s'imaginant que la déesse allait ceindre sa tête de lauriers, satisfaite des combats qu'il avait livrés à cette secte ennemie du goût et de la saine raison. Quelle fut sa surprise, quand il l'entendit donner à son ministre l'ordre de le châtier !... Ah ! s'écriait-il, lises ma Dunciade. Je l'ai parcourue, répliqua SANS-QUARTIER, et la Vérité me doit vengeance de l'ennui qu'elle m'a causé. Sans doute, sans doute, poursuit en se levant un des masques, ami de SANS-QUARTIER. Qu'avais-je fait à cet esprit malin qui dût m'attirer ses sarcasmes ? Hélas ! il m'a

brisé sous le poids de ses coups ! Je ne vois par-tout que des méchans, des ingrats... Quand les auteurs rappelleront-ils enfin à leur mémoire qu'ils sont hommes avant que d'être écrivains ! Je reconnus à ce discours M. D'A..., et j'eus le plaisir de voir la divinité lui présenter, sous les yeux même de son détracteur, la palme qu'elle accorde aux poëtes honnêtes et sensibles, en le priant de s'égayer davantage, et de moins charger son style de métaphores outrées. A ce spectacle s'élance du milieu du régiment de SANS-QUARTIER, un poëte plus brillant, plus léger qu'un salamandre. --- Madame la Vérité, vos dons enfin sont un peu plus galans ; mon physique est extrêmement délicat, et je vous confesserai que je n'envie point la couronne que vous réservez à M. FAIBLE-SOT. L'ÉCLAIR DE LA GLOIRE mérite-t-il qu'on s'expose aux tourmens qui le suivent ? Vive mon insouciance ! Mais vous êtes devenue charmante depuis un instant. Ma foi, je vous aimerais assez, si... --- Si je vous donnais quelques fleurs. Hé bien ! soyez content, ce myrthe verd vous est destiné. --- J'avais bien raison de dire que vous étiez charmante.... Ça, de grâce ! quelle nuit voulez-vous que je vous donne ? Trève au persiflage, M. D..., je veux dans mes amans un peu plus de sensibilité. Vous m'entendez.... Le déesse distingue alors dans

la foule le chantre modeste de Pâris, elle l'appelle. A son nom je tressaille de joie. C'est un laurier qu'il a mérité. La Vérité m'avait prévenu; et je parlais encore, que le front de ce poëte ingénieux s'élevait déjà ceint d'une guirlande immortelle.

SANS-QUARTIER brûlait d'exercer sa vigueur sur l'infortuné FAIBLE-SOT. Il conjure notre reine commune de mettre fin à ses libéralités, saisissant son adversaire, il le traîne au milieu de l'assemblée, le fustige, le fustige tant, que les philosophes, malgré les douleurs qu'ils éprouvaient encore, jetèrent un cri général d'approbation et de plaisir. A ce bruit, le labyrinthe, le palais, la Vérité, la cour d'Apollon, tout disparaît; je suis éveillé, et s'il m'arrive jamais de ne pouvoir dormir, ou de désirer quelques songes agréables, je connais M. ANTI-CHALEUR et ses talens, je le prierai de me prêter ses œuvres. Messieurs, je vous conseille d'user de la même recette.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Mort d'Abel. *Chant septième.* Page 1

Chant huitième. 16

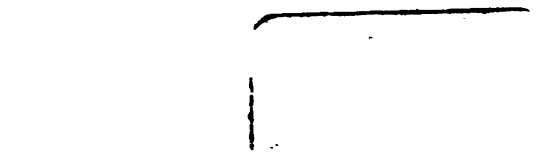
Eloge de Léopold, duc de Lorraine. 89

Diatribe au sujet des prix académiques. 91

Réflexion de M. Gilbert, sur sa satire du dix-huitième Siècle. 106

Lettre à M. Imbert. 110

Observations de M. Fréron sur les écrits de M. Gilbert. 115

Le Carnaval des Auteurs, ou les masques reconnus et punis. 169

Fin de la table du tome second et dernier.